
LA DIALECTIQUE SOCIALE

Sans entrer pour le moment en de longs préambules sur ce que nous entendons par logique sociale, supposons celle-ci déjà formée, ce qui suppose l'établissement d'institutions qui sont à la société ce que les notions fondamentales sont à l'individu, et voyons fonctionner ces grandes notions sociales. Ce fonctionnement est une sorte de dialectique, qui présente en effet avec la dialectique proprement dite des analogies dignes de mention.

Quand un homme discute ou bien délibère avec lui-même, ou quand il développe sa pensée et trame son plan (c'est là toute sa vie mentale à vrai dire), que se passe-t-il en son for intérieur? Mille idées, mille moyens d'action se présentent successivement à sa conscience, apportés presque au hasard par sa mémoire en activité ou plutôt par les interférences plus ou moins heureuses de ses souvenirs; et par ses souvenirs il faut entendre autant de courants distincts qui sillonnent son cerveau en tous sens et qui étendent ou entretiennent incessamment d'une cellule cérébrale aux autres la répétition d'un même état dynamique spécial (d'une vibration si l'on veut). Il s'ajoute à cela l'apport direct des sens; mais c'est toujours par la rencontre d'un courant interne avec une sensation extérieure, que se produit la perception, comme c'est toujours par la rencontre de deux ou plusieurs courants entre eux que se produit la pensée proprement dite. Cette rencontre d'ailleurs n'est heureuse et ne donne ainsi lieu à la perception et à la pensée que parce que les éléments rapprochés, qui sont eux-mêmes pris à part des jugements, s'accordent et se confirment. Quant aux rencontres malheureuses, après essai, elles sont rejetées. Maintenant, les perceptions et les pensées formées de la sorte se rencontrent à leur tour dans le cerveau où elles se succèdent pendant le travail de la méditation : tantôt elles se contredisent ou impliquent contradiction, tantôt elles se confirment ou impliquent confirmation, tantôt elles ne paraissent ni se contredire ni se confirmer. Dans le premier cas, elles se combattent, et la plus forte en foi chasse l'autre ;

dans le second et même dans le troisième cas, elles peuvent s'ajouter les unes aux autres par un grossissement de foi indéfini. Il y a donc des jugements substituables, d'autres accumulables indéfiniment. Ces derniers sont ceux qu'on appelle vrais, comme on appelle utiles les buts susceptibles de s'accumuler sans fin. Car cette distinction capitale entre les soustractions et les additions de foi, et aussi de désir, est générale et embrasse aussi bien le champ de l'activité que celui de l'intelligence. — Or, d'ordinaire il arrive, conformément à des probabilités évidentes, que, dans un esprit méditatif ou délibérant, la succession tumultueuse des idées ou des volontés substituables précède le déroulement harmonieux des idées ou des volontés accumulables. Il en est ainsi non seulement dans l'ensemble de la pensée et de la conduite, mais dans chaque branche de l'une et de l'autre. Quand un homme médite sur un sujet donné, une idée lui vient, puis une autre idée, jusqu'à ce que, d'idée en idée, de rature en rature, il saisisse enfin par le bon bout la solution du problème et, à partir de ce moment, coure de lueur en lumière.

N'en est-il pas de même en histoire? Quand une société élabore quelque grande conception que sa curiosité séculaire pressent avant que sa science, en la développant, la précise, par exemple l'explication mécanique du monde, ou quelque grande conquête que son ambition rêve avant que son activité la déploie, par exemple la fabrication ou la locomotion ou la navigation à vapeur, on voit d'abord le problème ainsi posé susciter toutes sortes d'inventions, d'imaginations contradictoires, apparues ici ou là, disparues bientôt, jusqu'à la venue de quelque formule claire, de quelque machine commode qui fait oublier tout le reste et sert désormais de base fixe à la superposition des perfectionnements, des développements ultérieurs. Le progrès est donc une espèce de méditation collective et sans cerveau propre, mais rendue possible par la solidarité (grâce à l'imitation) des cerveaux multiples d'inventeurs, de savants qui échangent leurs découvertes successives. Ici la fixation des découvertes par l'écriture, qui permet leur transmission à distance et à de longs intervalles de temps, est l'équivalent de cette fixation des images qui s'accomplit dans le cerveau de l'individu et qui constitue le cliché cellulaire du souvenir.

Il en résulte que le progrès social, comme le progrès individuel, s'opère par deux procédés, la substitution et l'accumulation. Il y a des découvertes ou des inventions qui ne sont que substituables, d'autres qui sont accumulables. De là des combats logiques et des unions logiques. C'est la grande division que nous allons adopter et où nous n'aurons nulle peine à répartir tous les événements de l'histoire. Mais,

avant tout, il convient de remarquer une autre analogie plus profonde avec la logique individuelle. Le fleuve toujours coulant de vie psychologique sans lequel les idées et les perceptions mêmes de l'individu cesseraient d'éclorre, et sans lequel, par suite, la raison de l'individu — c'est-à-dire son besoin plus ou moins fort d'accord logique entre ses idées et ses perceptions simultanées — n'aurait jamais lieu de s'exercer, c'est la mémoire, comme nous l'avons dit. De même, le fleuve intarissable de vie sociale, c'est l'imitation. Une invention, une découverte quelconque n'est que la rencontre, dans un cerveau, de deux courants imitatifs propres à se fortifier réciproquement, comme un jugement n'est que la rencontre de deux souvenirs. Et quand ces rencontres-là à leur tour se rencontrent, soit pour se combattre et se remplacer, soit pour s'aider et s'accumuler, c'est parce que l'imitation les a répandues dans la société. Comme une onde ne se propage jamais que dans un milieu de molécules déjà ondulantes et s'y propage toujours quand les ondulations de celles-ci servent la sienne plus qu'elles ne la contrarient ; comme une espèce organique ne se propage jamais que parmi des espèces elles-mêmes fécondes, et s'y propage toujours quand leur fécondité favorise la sienne plus qu'elle ne l'entrave ; ainsi une croyance ou un besoin, apporté par une découverte ou une invention récente, ne fait son chemin, par imitation, que dans un monde tout rempli de croyances ou de besoins nés de découvertes et d'inventions anciennes, reçues par imitation aussi, et y fait son chemin toujours à la condition de s'appropriier plus de croyances et de besoins qu'il ne s'en aliène.

Du reste, le désaccord entre un nouveau besoin qui surgit et les besoins anciens, entre une idée scientifique nouvelle et certains dogmes religieux, n'est pas toujours senti immédiatement, ou ne met pas toujours le même temps à se faire sentir, dans les diverses sociétés. Et, quand il est senti, le désir d'y mettre fin n'est pas toujours d'égale force. Son intensité, sa nature varient, d'après les temps et les lieux. Il existe, en effet, une *Raison* pour les sociétés, comme pour les individus ; et cette Raison, pour celles-là comme pour ceux-ci, n'est qu'un besoin comme un autre, un besoin spécial, plus ou moins développé par ses satisfactions mêmes, à la manière des autres besoins, et né aussi des inventions ou des découvertes qui l'ont satisfait, c'est-à-dire des systèmes ou des programmes, des catéchismes ou des constitutions qui, en commençant à rendre les idées et les volontés plus cohérentes, ont créé ou activé le désir de leur cohésion. Le voilà très simplement expliqué, ce besoin social d'accord logique que le lecteur aurait tort de prendre pour quelque force occulte ou quelque entité métaphysique. Non, il s'agit bien ici d'une force vraie,

qui réside dans le cerveau des individus, qui s'élève ou s'abaisse, dévie à droite ou à gauche, se tourne vers tel ou tel objet, suivant les époques ou les pays ; tantôt se réduit à une brise insignifiante, tantôt devient un ouragan, aujourd'hui s'attaque aux gouvernements politiques, hier aux religions ou avant-hier aux langues, demain à l'organisation industrielle, un autre jour aux sciences, mais ne s'arrête point dans son labeur incessant, régénérateur ou révolutionnaire. Ce besoin, ai-je dit, a été suscité et accru par une suite d'initiatives et d'initiations ; mais autant vaut dire par une suite d'imitations, puisqu'une innovation non imitée est comme n'existant pas socialement. Par conséquent, tous les ruisseaux ou les rivières de foi et de désir, qui se heurtent ou s'abouchent dans la vie sociale, quantités dont la logique sociale, sorte d'algèbre, règle les soustractions et les additions, — tous, y compris même le désir de cette sommation totale et la foi dans sa possibilité, sont dérivés de l'imitation. Car, rien ne se fait tout seul en histoire, pas même son unité toujours incomplète, fruit séculaire d'efforts conscients plus ou moins réussis. Un drame, il est vrai, une pièce de théâtre, fragment d'histoire où se mire le tout, est un accord logique difficile et graduel qui a l'air de se faire tout seul sans avoir été voulu par personne ; mais on sait que cette apparence est trompeuse, et cet accord ne s'opère si rapidement, si infailliblement, que parce qu'il répond à un besoin impérieux d'unité éprouvé par le dramaturge, et aussi par son public, auquel il l'a suggéré.

Il n'est pas jusqu'au *besoin d'invention* qui n'ait la même origine. A vrai dire, il complète le besoin d'unification logique et en fait partie s'il est vrai que la logique, comme il me serait facile de le montrer, soit à la fois un problème de maximum et un problème d'équilibre. Un peuple devient d'autant plus inventif et avide de nouvelles découvertes, à une époque donnée, qu'il a plus inventé et découvert à cette époque jusqu'au moment où sa veine s'épuise ; et c'est par imitation aussi que cette haute avidité gagne les intelligences dignes d'elle. Or les découvertes sont un gain de certitude, les inventions un gain de confiance et de sécurité. Le besoin de découvrir et d'inventer est donc la double forme que revêt la tendance au maximum de foi publique. Cette tendance créatrice, propre aux esprits synthétiques et assimilateurs, alterne souvent, parfois marche de front, mais en tout cas s'accorde toujours avec la tendance critique à l'équilibre des croyances, par l'élimination des inventions ou des découvertes en contradiction avec la majorité des autres. Tour à tour le vœu de majoration ou le vœu d'épuration de foi est plus pleinement satisfait ; mais, en général, leurs succès coïncident ou se suivent de près. Car, pré-

cisément parce que l'imitation est leur source commune, l'un et l'autre, aussi bien le besoin de foi pleine que celui d'une foi stable, ont un degré d'intensité proportionné, *cæteris paribus*, au degré d'animation de la vie sociale, c'est-à-dire à la multiplicité des rapports de personne à personne. Pour qu'une bonne combinaison d'idées éclaire les esprits d'une nation, il faut qu'elle luise d'abord dans un cerveau isolé; et elle aura d'autant plus de chance de se produire ainsi, que les échanges intellectuels d'esprit à esprit seront plus fréquents. Pour qu'une contradiction entre deux institutions, entre deux principes, soit gênante dans une société, il faut qu'elle y ait été d'abord remarquée par un esprit plus sagace que les autres, par un penseur systématique qui, dans ses efforts conscients pour unifier son faisceau d'idées, a été arrêté par cette difficulté et l'a signalée; d'où l'importance sociale des philosophes; et plus il y aura de stimulations mutuelles des esprits, et, par suite, de mouvements d'idées dans une nation, plus cette difficulté y sera aisée à apercevoir. — Par exemple, les rapports, les contacts d'homme à homme s'étant multipliés au delà de toute espérance dans le courant de notre siècle, par suite des inventions locomotrices, et l'action de l'imitation y étant devenue très forte, très large et très prompte, on ne doit pas s'étonner d'y voir la passion des réformes sociales, des réorganisations sociales rationnelles et systématiques, prendre les proportions que l'on sait, de même que la passion des conquêtes sociales, surtout industrielles, sur la nature, n'a plus connu de frein, à force d'avoir déjà conquis. Après le siècle des découvertes, donc (n'est-ce pas le nom que mérite le nôtre?), on peut prédire à coup sûr un siècle d'harmonisation des découvertes; la civilisation exige à la fois ou successivement cet afflux et cet apport.

Dans leurs phases peu inventives, à l'inverse, les sociétés sont aussi peu critiques, et réciproquement. Elles acceptent de divers côtés, par mode, ou reçoivent de divers passés dont elles héritent, par tradition, les croyances les plus contradictoires¹, sans que personne s'avise de remarquer ces contradictions; mais en même temps elles portent en elles, par suite de ces apports multiples, bien des idées

1. Par exemple, « le bouddhisme, dit M. Barth, portait en lui la négation, non du régime des castes en général, mais de la caste des brahmanes, et cela indépendamment de toute doctrine égalitaire, et sans qu'il y eût de sa part aucune velléité de révolte. Aussi est-il fort possible que cette opposition soit restée assez longtemps inconsciente de part et d'autre. » Mais à la longue elle est devenue flagrante. Ce qui n'empêche pas, autre contradiction inconsciente aussi, que « le nom de brahmane resta un titre honorifique du bouddhisme, et qu'à Ceylan il fut donné aux rois, » à peu près comme les noms de comte et de marquis sont des titres recherchés dans notre société démocratique elle-même, bien qu'elle soit la négation des principes féodaux.

et des connaissances éparses, qui, vues sous un certain angle, révéleraient leur mutuelle et féconde confirmation, dont nul esprit ne s'aperçoit. De même, elles empruntent curieusement aux nations voisines différentes, ou gardent pieusement en héritage de leurs différentes parentés, les arts, les industries les plus dissemblables, qui développent en elles des besoins mal conciliables, des courants d'activité en opposition les uns avec les autres; et ces *antinomies pratiques*, aussi bien que les contradictions théoriques qui précèdent, ne sont senties et formulées par personne, quoique tout le monde souffre du malaise entretenu par elles. Mais, en même temps, ces peuples primitifs ne voient point que, parmi leurs procédés artistiques, leurs outils mécaniques, il en est de propres à se prêter le plus grand secours, à concourir puissamment au même but, l'un servant à l'autre de moyen efficace, comme certaines perceptions servent d'intermédiaire explicatif à certaines hypothèses qu'elles confirment. On a connu longtemps séparément la pierre à broyer le blé et la roue à aubes sans se douter que, moyennant un certain artifice (c'est-à-dire par une troisième invention, l'idée de moulin, ajoutée à ces deux), la seconde pouvait aider extraordinairement la première à remplir son office, et la première offrir à la seconde un emploi inespéré. A Babylone, déjà, on gravait sur les briques, par impression de caractères mobiles ou de cachets, le nom du fabricant, et on composait des livres; mais on n'avait pas l'idée de joindre ces deux idées, et de composer des livres au moyen de cachets mobiles, ce qui eût été si simple et eût avancé de quelques milliers d'années l'apparition de l'imprimerie. Longtemps aussi la voiture et le piston à vapeur ont coexisté sans qu'on ait songé (toujours moyennant d'autres inventions) à voir dans le piston à vapeur le moyen de faire marcher la voiture. A l'opposé, vers la fin du moyen âge en dissolution, par exemple, combien de goûts de luxe licencieux et païen importés du monde arabe ou exhumés de l'antiquité se glissaient, se faufileaient à travers les meurtrières des châteaux et les vitraux des monastères, et y formaient des mélanges hardis, nullement choquants pour les hommes d'alors, avec les pratiques de piété chrétienne et les mœurs de rudesse féodale subsistante! De nos jours encore, combien de buts opposés, contradictoires, ne se propose pas journallement notre activité industrielle ou nationale! Cependant, à mesure que l'échange et le frottement des idées, que la communication et la transfusion des besoins sont plus rapides, l'élimination des idées et des besoins les plus faibles par les idées et les besoins les plus forts qu'ils contredisent s'accomplit plus vite, et, simultanément, en vertu des mêmes causes, les idées et les buts qui s'entre-confirment ou s'entr'

aident arrivent plutôt à se rencontrer dans un ingénieux esprit. Par ces deux voies la vie sociale doit atteindre nécessairement un degré d'unité et de force logique inconnu auparavant ¹.

Ce que nous venons de dire au sujet des idées et des actions qui ont pour objet le monde réel ou la vie réelle, s'applique aussi bien aux idées et aux actions qui ont trait au monde et à la vie imaginaires. Le rêve, à vrai dire, fait partie de la réalité comme le brouillard fait partie d'un paysage. De tous côtés viennent aux peuples primitifs, non seulement des connaissances ou des conjectures plus ou moins positives, mais des légendes ou des rêveries héroïques et religieuses; non seulement des recettes industrielles, des arts nouveaux, mais encore des rites et des formules de prières, sorte d'industrie transcendante. Or, pendant que la pauvre pensée des savants d'alors se nourrit comme elle peut par d'heureuses combinaisons de faits et des triages intelligents d'hypothèses, la pensée des théologiens fait son chemin en éliminant et en combinant beaucoup de dogmes et de légendes, pour former un corps de doctrine cosmogonique ou théogonique, incohérent à nos yeux sans doute, mais bien moins incohérent à coup sûr que le reste des cerveaux du temps. Et, pendant que l'industrie de ces époques reculées s'organise peu à peu par l'abandon de maints outils ou procédés reconnus moins commodes, et par l'agencement ingénieux de plusieurs outils ou procédés concourants, pareillement le culte public ou privé de ces âges ne cesse de se fortifier par le rejet de certains rites contraires à l'esprit général de la religion dominante, à sa thèse capitale, et par l'adoption des rites nouveaux, combinaison de rites anciens. Seulement, il est à noter que le double travail d'organisation logique dont il vient d'être parlé s'exerce d'abord avec un succès marqué sur les croyances et les besoins relatifs à l'invisible, longtemps avant que s'opère au même degré la systématisation inventive ou critique, créatrice ou éliminatrice, des croyances et des besoins positifs. Aussi la terre a-t-elle vu des catéchismes appris par cœur et passablement déduits, des livres sacrés d'une certaine beauté, de puissantes hiérarchies sacerdotales, des processions majestueuses de canéphores

1. On voit maintenant pourquoi le procédé de majoration de foi nationale, qui consiste à expulser du sein d'un peuple ses contradicteurs, religieux ou politiques (révocation de l'édit de Nantes, persécutions religieuses de tout genre), est toujours loin d'atteindre son but. On maintient de la sorte, il est vrai, les populations dans l'ignorance des contradictions qui peuvent atteindre leurs croyances; mais si le faisceau de celles-ci est maintenu par là, on empêche aussi qu'il en reçoive des accroissements. Car l'ignorance des contradictions qui émousse le sens critique stérilise aussi l'imagination et obscurcit la conscience des mutuelles confirmations. D'ailleurs il vient un moment où, comme dit Colins, l'examen est incompressible.

et de faureaux conduits à l'autel dans des temples admirables, bien des siècles avant qu'il y ait eu des manuels de physique ou d'astronomie, des livres profanes tant soit peu profonds, une solide organisation sociale, de grands ateliers et de grandes usines. La raison de cette différence est facile à comprendre. L'imaginaire se prête bien plus aisément que le réel à la coordination logique des jugements et des actions qui s'y rapportent. C'est donc de ce côté surtout que l'instinct logique des premières sociétés a dû se donner carrière. Puis, précisément à cause de la facilité relative de leur acquisition, les découvertes et les inventions d'ordre chimérique ont présenté alors une supériorité numérique qui, sans parler même du caractère jugé merveilleux de leurs révélations ou de leurs prodiges, explique leur importance vraiment majeure à côté de quelques découvertes, de quelques inventions insignifiantes d'ordre réel. C'est ainsi qu'une immense dépense de force mentale a été et a dû être faite primitivement par l'humanité pour systématiser l'inexistant et coordonner l'impossible. Qu'on ne regrette pas trop cette prodigalité. Peut-être a-t-elle été un exercice nécessaire. Peut-être, sans l'aisance remarquable avec laquelle le besoin, faible au début, de vérité une et de force unie, de pensée et d'activité orientées, régulières, a trouvé d'abord à se satisfaire, à se déployer dans le domaine mythologique et rituel, ce besoin ne fût-il jamais devenu assez fort pour vaincre plus tard les résistances, autrement difficiles à surmonter, du domaine scientifique et industriel ; en sorte que, sans les litanies vides ou sans les hécatombes sanglantes de jadis, nos sciences et nos usines gigantesques n'existeraient pas.

Nous avons montré, dans ce qui précède, comment naît et se développe le besoin de logique sociale, par lequel seul la logique sociale se fait. Il s'agit de faire voir à présent comme il procède pour se satisfaire. Nous savons déjà qu'il se divise en deux tendances, l'une créatrice, l'autre critique, l'une fertile en combinaisons d'inventions ou de découvertes anciennes *accumulables*, l'autre en lutte d'inventions ou de découvertes *substituables*. Nous allons étudier à part chacune d'elles, et la seconde avant la première.

I. LE DUEL LOGIQUE.

Une découverte, une invention apparaît. Il y a deux faits à noter : ses augmentations de foi, par propagation de proche en proche ; et les diminutions de foi qu'elle fait subir à une autre découverte ou

1. Nous disons duel *logique*, mais nous aurions aussi bien pu dire *téléologique*, de même que plus loin union logique signifie aussi bien union *téléologique*. Nous avons cru devoir mêler les deux points de vue, du moins dans cet article.

invention ayant le même objet ou répondant au même besoin, quand elle vient à la rencontrer. Cette rencontre donne lieu au duel logique. Par exemple, dans toute l'Asie antérieure, l'écriture cunéiforme s'est propagée longtemps seule, de même que l'écriture phénicienne dans tout le bassin de la Méditerranée. Mais, un jour, ces deux alphabets se sont disputé le terrain de la première qui, lentement, a reculé et a disparu seulement vers le 1^{er} siècle de notre ère. Ce double fait social a son pendant individuel. En effet, quand une idée nous luit, elle ne nous inspire pas, dans le premier instant infinitésimal de son apparition, toute la foi en elle que nous aurons une minute ou quelques secondes après. La formation de toute croyance en nous est successive et graduelle, si rapide qu'elle soit, alors même que nul motif nouveau de croire ne nous a apparus. On dirait qu'il s'est répandu en nous, dans notre cerveau, une ondulation de foi de cellule à cellule. Puis, il vient presque toujours un moment où cette idée, une fois établie, se trouve attaquée par une autre qui la nie partiellement ou en totalité, et le combat syllogistique s'engage.

L'histoire des sociétés, comme l'évolution psychologique, *étudiée par le menu*, est donc une suite ou une simultanéité de duels logiques (quand ce n'est pas d'unions logiques). Ce qui s'est passé pour l'écriture avait déjà eu lieu pour le langage. Le progrès linguistique s'opère toujours par imitation d'abord, puis par lutte entre deux langues ou deux dialectes qui se disputent un même pays, et dont l'une refoule l'autre. Cette lutte est un conflit de thèses opposées, impliquées dans chaque mot ou dans chaque tournure qui tend à se substituer à un autre mot ou à une autre forme grammaticale. Si, au moment où je pense au cheval, deux termes, *equus* et *caballus*, empruntés à deux dialectes différents du latin, se présentent ensemble à mon esprit, c'est comme si ce jugement : « il vaut mieux dire *equus* que *caballus* pour désigner cet animal », était contredit en moi par cet autre jugement : « il vaut mieux dire *caballus* qu'*equus* ». Si, pour exprimer le pluriel, j'ai à choisir entre deux terminaisons, *i* et *s* par exemple, cet option s'accompagne également de jugements au fond contradictoires. Quand les langues romanes se sont formées, des contradictions de ce genre existaient par milliers dans les cerveaux gallo-romains, espagnols, italiens ; et le besoin de les résoudre a donné naissance aux idiomes modernes. Ce que les philologues appellent la simplification graduelle des grammaires n'est que le résultat d'un travail d'élimination provoqué par le sentiment vague de ces contradictions implicites. Voilà pourquoi l'italien dit toujours *i* et l'espagnol toujours *s*, par exemple, alors que le latin disait tantôt *i* et tantôt *s*.

J'ai comparé la lutte logique à un duel. C'est qu'en effet dans chacun de ces combats pris à part, dans chacun de ces faits élémentaires de la vie sociale édités à d'innombrables exemplaires, les jugements ou les desseins en présence sont toujours au nombre de deux. Avez-vous jamais vu, dans l'antiquité, le moyen âge ou les temps modernes, une bataille à trois ou à quatre? Jamais. Il peut y avoir 7 ou 8, 10 ou 12 armées de nationalités différentes, mais il n'y a que deux camps en présence, de même que, dans le conseil de guerre qui a précédé la bataille, il n'y a eu que deux opinions à la fois, en face et en lutte, à propos de chaque plan, à savoir celle qui le préconisait et l'ensemble de celles qui s'accordaient à le blâmer. Il est visible que le différend, la querelle à vider, sur un champ de bataille, se résume toujours en un *oui* opposé à un *non*. Tel est, au fond, tout *casus belli*. Sans doute, celui des deux adversaires qui nie la thèse de l'autre (guerres religieuses principalement) ou qui contre-carre son dessein (guerres politiques) a bien sa thèse ou son dessein aussi; mais c'est seulement en tant que négation ou obstacle, plus ou moins implicite ou explicite, direct ou indirect, que sa pensée ou sa volonté rend le conflit inévitable. Voilà pourquoi, par exemple, quel que soit dans un pays le nombre des partis politiques et des fractions de partis, il n'y a jamais, à propos de chaque question, qu'une dualité, celle du gouvernement et de ce qu'on appelle l'opposition, fusion de partis hétérogènes réunis par leur côté négatif. Eh bien! cette remarque doit s'étendre à tout. Partout et toujours la continuité apparente de l'histoire se décompose en petits ou grands événements distincts et séparables qui sont des *questions suivies de solutions*. Or une question est, pour les sociétés comme pour les individus, une indécision entre une affirmation et une négation, ou entre un but et un obstacle; et une solution, comme nous le verrons plus loin, n'est que la suppression de l'un des deux adversaires ou de leur contrariété. Nous ne parlons pour le moment que des questions. Ce sont vraiment des discussions logiques. L'un dit oui et l'autre dit non; l'un veut oui et l'autre veut non. Dans la catégorie du langage ou de la religion, du Droit ou du Gouvernement, n'importe, la distinction du côté oui et du côté non est aisée à trouver.

Dans le duel linguistique élémentaire dont nous avons parlé plus haut, le terme ou la locution reçus *affirment*, et le terme ou la locution nouveaux *nient*. Dans le duel religieux, le dogme officiel affirme, le dogme hérétique nie; comme plus tard, quand la science tend à remplacer la religion, la théorie admise est l'affirmation niée par la théorie nouvelle. Les luttes juridiques sont de deux sortes : l'une

au sein de chaque parlement ou de chaque cabinet qui délibère sur une loi ou un décret, l'autre au sein de chaque tribunal où l'on plaide une cause : or, pour le législateur, il y a toujours à choisir entre l'adoption d'un projet de loi, c'est-à-dire son affirmation, et son rejet, c'est-à-dire sa négation. Quant au juge, on sait bien que tout procès quelconque qui lui est soumis, singularité non remarquée et pourtant significative, a lieu entre un *demandeur* qui affirme et un *défendeur* qui nie. Si le défendeur fait à son tour une demande dite reconventionnelle, c'est un procès accessoire greffé sur le principal. S'il y a des tiers intervenants, chacun d'eux revêt, à tour de rôle, la qualité de demandeur ou de défendeur, et multiplie par sa présence le nombre des petits procès distincts renfermés dans le grand procès complexe. Enfin, dans les luttes gouvernementales (au sens très large du mot), il faut distinguer leur forme militaire ou militante et leur forme industrielle ; et la première doit se dédoubler, car les guerres sont extérieures ou internes, et ces dernières, appelées guerres civiles quand elles ont lieu à main armée, au plus haut point de leur intensité, constituent en temps ordinaire le conflit parlementaire ou électoral des partis. Dans une guerre extérieure, n'y a-t-il pas toujours une armée qui attaque et une autre qui se défend ? l'une qui veut oui, à chaque opération, et l'autre qui veut non ? et avant tout, la cause de la guerre, n'est-ce pas une prétention émise, ou, s'il s'agit de combats pour des doctrines, un dogme affiché et imposé, par l'un des belligérants, prétention ou dogme repoussés par l'autre ? Dans les guerres électorales ou parlementaires, il y a autant de combats distincts qu'il y a de mesures proposées ou de principes proclamés par les uns, et blâmés ou contredits par d'autres. Ce procès entre un demandeur officiel et un ou plusieurs défenseurs opposants se renouvelle sous mille prétextes depuis la formation d'un gouvernement ou d'un ministère, et se termine soit par l'anéantissement de l'opposition, par exemple en 1594 par la défaite de la Ligue, soit par la chute du gouvernement ou du ministère. Quant aux concurrences industrielles, elles consistent, à y regarder de près, en duels multiples, successifs ou simultanés, entre une invention déjà répandue, installée depuis plus ou moins longtemps et une ou plusieurs inventions nouvelles qui cherchent à se répandre en satisfaisant mieux le même besoin. Il y a toujours ainsi, dans une société en progrès industriel, un certain nombre de produits anciens qui se défendent avec un bonheur inégal contre des produits nouveaux. La production et la consommation des premiers, par exemple des chandelles de suif, impliquent cette affirmation, cette conviction intime, contredits par les producteurs ou les consommateurs des.

seconds, à savoir : ce procédé d'éclairage est le meilleur, ou le plus économique. Sous cette dispute de boutiques, on découvre avec surprise un conflit des propositions. La querelle, aujourd'hui terminée, entre le sucre de canne et le sucre de betterave, entre la diligence et la locomotive, entre la navigation à voile et la navigation à vapeur, etc., était une véritable discussion sociale, voire même une argumentation. Car ce n'étaient pas seulement deux propositions, mais deux syllogismes qui s'affrontaient, conformément au fait général que nous avons signalé en logique individuelle ; l'un disant, par exemple : « Le cheval est l'animal domestique le plus rapide ; or, la locomotion n'est possible qu'au moyen d'animaux ; donc la diligence est le meilleur mode de locomotion ; » l'autre répondant : « Le cheval est bien l'animal le plus rapide, mais il n'est pas vrai que les forces animales soient seules utilisables pour le transport des voyageurs et des marchandises ; donc, la précédente conclusion est fautive. » Cette remarque doit être généralisée, et de pareils chocs syllogistiques se montreraient facilement à nous, sous les duels logiques ci-dessus énumérés. J'ajoute, en ce qui concerne l'industrie, que la lutte ne s'y engage point seulement entre deux inventions répondant à un même besoin et entre les fabriques ou les corporations ou les classes qui les ont monopolisées séparément ; mais encore entre deux besoins différents, dont l'un, désir général et dominant, développé dans un milieu et à un moment donnés, par un ensemble d'inventions antérieures, par exemple l'amour de la patrie chez les anciens Romains, est jugé d'une importance supérieure, et dont l'autre, suscité par quelques inventions récentes ou récemment importées, par exemple le goût des objets d'art et du luxe ou de la mollesse asiatique, contredit implicitement la supériorité du premier, qu'il combat. Ce genre de lutte semble, il est vrai, se rattacher à la morale plutôt qu'à l'industrie ; mais la morale, à vrai dire, n'est que l'industrie considérée sous son aspect élevé et vraiment gouvernemental. Un gouvernement n'est qu'une industrie spéciale, propre ou jugée propre à satisfaire le besoin, le dessein majeur, que la nature des productions et des consommations longtemps prépondérantes ou des convictions longtemps régnantes a mis hors de pair dans le cœur d'un peuple et auquel la morale veut qu'on subordonne tous les autres. Tel pays réclame de la gloire avant tout, tel autre des terres, un troisième de l'argent, suivant qu'il a plus travaillé sous les armes, à la charrue ou à la fabrique. A chaque instant, peuples ou individus, nous sommes, sans nous en douter, sous l'empire d'un désir dirigeant, ou plutôt d'une résolution antérieure qui persiste en nous, et qui, née d'une victoire antérieure, a toujours de nouveaux combats à

soutenir, et sous l'empire d'une idée fixe, d'une opinion qui, acceptée après hésitation, ne cesse d'être attaquée dans sa citadelle. Voilà ce qu'on nomme un état mental chez les individus, un état social chez les nations. Tout état social ou mental suppose donc, aussi longtemps qu'il dure, un idéal. A la formation de cet idéal, que la morale défend et préserve, a concouru tout le passé militaire et industriel d'une société, et aussi tout son passé artistique. Or, l'art lui-même enfin a ses combats singuliers de thèses et d'antithèses. Dans chacun de ses domaines, à chaque instant, une école règne, qui affirme un genre de beau nié par quelque autre école.

Mais nous devons nous arrêter un instant pour insister sur ce qui précède. Pour le moment, nous ne considérons les faits sociaux qu'au point de vue logique, c'est-à-dire au point de vue des croyances, se confirmant ou se niant, qu'ils impliquent, et non des désirs auxiliaires ou contraires, qu'ils impliquent aussi. Ce serait là le point de vue téléologique dont nous dirons un mot plus loin, mais auquel nous n'accordons ici qu'un rôle secondaire. La difficulté est de comprendre comment des inventions, et aussi bien leurs agrégats, des institutions, peuvent s'affirmer ou se nier. Eclaircissons ce point une fois pour toutes. Une invention ne fait que satisfaire ou provoquer un désir; un désir s'exprime par un dessein; et un dessein, en même temps qu'il est un pseudo-jugement par sa forme affirmative ou négative (je veux, je ne veux pas), renferme une espérance ou une crainte, le plus souvent une espérance, c'est-à-dire toujours un jugement véritable. Espérer ou craindre, c'est affirmer ou nier, avec un degré de croyance plus ou moins élevé, que la chose désirée sera. Si, par hypothèse, je désire être député, désir développé en moi par l'invention du système parlementaire et du suffrage universel, c'est que j'espère le devenir en prenant les moyens connus. Et si mes adversaires me barrent le chemin (parce qu'ils *croient* qu'un autre les aidera mieux à obtenir des places désirées par eux, désir suscité en eux par l'invention ancienne ou récente de ces fonctions), c'est qu'ils ont une espérance nettement contradictoire. J'affirme que je serai probablement élu, grâce à mes manœuvres; ils le nient. S'ils cessaient absolument de le nier, s'ils perdaient tout espoir, ils ne me combattraient plus, et le duel téléologique prendrait fin, ici comme partout, avec le duel logique, ce qui montre l'importance capitale de celui-ci. Des vagues d'espérance ou de crainte qui s'entrechoquent perpétuellement sous la surexcitation intermittente d'idées nouvelles suscitant des besoins nouveaux, qu'est-ce autre chose que la vie sociale? Suivant qu'on prête attention au conflit, au concours des besoins, ou au conflit, au concours des espérances, on fait de la

téléologie ou de la logique sociale. Quand deux inventions répondent au même désir, elles se heurtent, comme je l'ai expliqué plus haut, parce que chacune d'elles implique de la part du producteur et du consommateur qui l'emploie, l'espérance ou la persuasion qu'elle est la mieux adaptée à son but et que, par conséquent, l'autre n'est pas la meilleure. Mais, même quand deux inventions répondent à deux besoins différents, elles peuvent se contredire, soit parce que ces deux besoins sont deux expressions dissemblables d'un même besoin supérieur, que chacun d'eux croit mieux exprimer que l'autre; soit parce que chacun d'eux exige, pour être satisfait, que l'autre ne le soit pas, et porte avec soi l'espérance qu'il ne le sera pas. Exemple du premier cas : l'invention de la peinture à l'huile, au xv^e siècle, niait l'invention ancienne de la peinture à la cire, en ce sens que la passion croissante pour celle-là contestait au goût subsistant pour celle-ci le droit de se dire la meilleure forme de l'amour des tableaux. Exemple du second : l'invention de la poudre au xiv^e siècle, en développant chez les monarques une soif toujours grandissante de conquêtes et de centralisation, qui ne pouvait s'assouvir sans l'asservissement des seigneurs féodaux, se trouvait en contradiction avec l'invention des châteaux forts et des armures compliquées qui avaient développé chez les seigneurs le besoin d'indépendance féodale; et si ces derniers résistaient au roi, c'est qu'ils continuaient à avoir confiance dans leurs créneaux et leurs cuirasses, comme le roi dans ses canons. Mais c'est surtout comme répondant à un même besoin que deux inventions se contredisent en histoire. Certainement l'invention chrétienne du diaconat et de l'épiscopat contredisait l'invention païenne de la préture, du consulat, de la dignité de patrice, car en obtenant ces derniers honneurs, le païen croyait satisfaire son désir de grandeur vraie et niait que ce désir eût pu l'être par les premiers, tandis que la conviction du chrétien était diamétralement contraire. Un état social qui admettait à la fois ces institutions contradictoires contenait donc un vice caché; et, de fait, des contradictions multiples de cette nature ont contribué, après l'avènement du christianisme, à la dissolution de l'empire romain et à la résorption de la civilisation romaine qui, à la Renaissance, a forcé la civilisation chrétienne à reculer à son tour. En un sens aussi, l'invention de la règle monastique de saint Bruno ou d'un autre religieux niait l'invention antique de la phalange romaine, puisque chacune d'elles, aux yeux de ceux qui l'utilisaient, répondait seule, et nullement l'autre, au besoin de sécurité vraie. Le style ogival, de même, niait l'ordre corinthien ou dorique; le vers rimé de dix syllabes niait l'hexamètre ou le pentamètre : pour un Romain, en effet, l'hexamètre et l'ordre corinthien

répondaient au désir de beauté littéraire et architecturale; pour un Français du XIII^e siècle ils n'y répondaient pas, et le vers de dix syllabes cher aux trouvères, le style de Notre-Dame de Paris, y répondaient exclusivement. Ce que de telles conceptions avaient d'inconciliable, c'étaient donc les jugements qui les accompagnaient. Cela est si vrai que, lorsqu'un goût plus large a permis d'attribuer à la fois de la grandeur au patriciat et à l'épiscopat, de la beauté à l'hexamètre et au vers héroïque, ces éléments auparavant antagonistes ont pu vivre ensemble dans les temps modernes; de même que, bien plus tôt, les règles monastiques et les règles de la tactique militaire des anciens ont vécu en parfaite harmonie quand on a vu dans celles-ci la sécurité de la vie présente, dans celles-là la sécurité de la vie future.

Il est donc bien certain que tous les progrès sociaux par élimination consistent d'abord en duels d'une affirmation et d'une négation qui s'affrontent. Mais il est bon d'ajouter que la négation ici ne se soutient pas toute seule et doit s'appuyer sur une thèse nouvelle, elle-même niée à son tour par la thèse combattue. L'élimination doit donc être toujours en temps de progrès une substitution; aussi avons-nous confondu ces deux idées dans la seconde. Cette nécessité nous explique la faiblesse de certaines oppositions politiques sans programme propre, dont l'impuissante critique nie tout sans rien affirmer. Par la même raison, aucun grand hérésiarque ou réformateur religieux ne s'est borné au rôle négatif pour combattre efficacement un dogme; et la dialectique perçante d'un Lucien a moins ébranlé la statue de Jupiter que le moindre dogme chrétien balbutié par des esclaves. On a remarqué aussi justement qu'une grande philosophie établie résiste aux coups de ses adversaires, jusqu'au jour où l'ennemi est un rival, un autre grand système original qui surgit. Si ridicule que soit une école d'art, elle reste en vigueur tant qu'elle n'est pas remplacée. Le style ogival seul a tué le roman; il a fallu l'art de la Renaissance pour tuer le style gothique; et, malgré les critiques, la tragédie classique vivrait encore si le drame romantique, forme bien hybride pourtant, n'avait apparu. Un article industriel ne disparaît de la consommation que parce qu'un autre article industriel, répondant au même besoin, a pris sa place, ou parce que ce besoin a été supprimé par un changement de mode ou de coutume dont la propagation du goût nouveau, et non pas seulement d'un nouveau dégoût, de nouveaux principes, et non pas seulement de nouvelles objections, fournit seule l'explication ¹. De même, un prin-

1. Il peut se faire pourtant que, par suite de l'envahissement de la misère, des

cipe ou une procédure juridique ont beau être incommodes ou surannés, ils attendent pour disparaître qu'un principe nouveau ait trouvé sa formule, qu'une procédure nouvelle ait pris forme. Les vieilles actions de la loi auraient duré indéfiniment à Rome sans l'ingénieuse invention du système formulaire. Le droit quiritaire n'a reculé que devant les heureuses fictions et les inspirations libérales du droit prétorien. De nos jours, le code pénal français ainsi que bien d'autres codes criminels étrangers, est manifestement démodé et contredit par l'opinion publique, mais il se maintient et se maintiendra tant que les criminalistes de la nouvelle école utilitaire et naturaliste ne seront point parvenus à formuler et répandre leurs doctrines. Enfin, chez un peuple qui garde le même nombre d'idées à exprimer verbalement (car s'il en perd sans en acquérir au moins autant, sa civilisation décline au lieu de progresser), les mots ou les formes grammaticales de la langue ne sauraient être éliminés que par la propagation de termes ou de tournures équivalents; quand un mot meurt, c'est qu'un autre mot est né; et, par suite ou pareillement, quand une langue meurt, c'est qu'une autre langue a pris naissance en elle ou hors d'elle.

Ainsi, chaque duel logique en réalité est double, et consiste en deux couples d'affirmations et de négations symétriquement opposées. Seulement, à chaque instant de la vie sociale, l'une des deux thèses en présence, quoiqu'elle nie l'autre, se présente surtout comme une affirmation d'elle-même, et la seconde, quoiqu'elle s'affirme aussi, n'est en relief que parce qu'elle nie la première. Il est bien essentiel, pour la politique et l'historien, de distinguer si c'est par son côté négatif ou par son côté affirmatif que chacune d'elles est en relief, *et de marquer le moment où les rôles se renversent*. Car ce moment arrive presque toujours. Il est telle époque où une philosophie, une secte naissante, religieuse ou politique, doivent toute leur vogue à l'appui que trouvent en elles les contradicteurs de la théorie admise, du dogme, ou les dénigreur du gouvernement; et plus tard, quand cette philosophie ou cette secte ont grandi, on s'aperçoit un jour que toute la force de l'Église nationale, de la philosophie officielle ou du gouvernement traditionnel qui résistent encore, est de servir de refuge aux objections, aux doutes, aux alarmes soulevés par les idées ou les prétentions des novateurs, devenues séduisantes par elles-mêmes. Dans l'industrie et les beaux-arts, c'est

maladies, des fléaux de tous genres, un besoin disparaisse sans être remplacé ou ne le soit que par l'intensité croissante des besoins inférieurs, devenus excessifs et exclusifs de tous autres. Il y a alors déclin, recul de la civilisation, et non progrès.

d'abord pour le plaisir de changer, de *ne pas faire* comme on a toujours fait, qu'une partie du public, favorable aux modes, adopte un produit nouveau au préjudice d'un produit ancien; puis, quand cette nouveauté s'est acclimatée et a été appréciée pour elle-même, le produit ancien se réfugie dans les habitudes voulues d'une autre partie du public, favorable aux coutumes, qui entend montrer par là qu'elle *ne fait pas* comme tout le monde. Dans sa lutte avec un vieux vocable, une expression nouvelle agit au début par son attrait principalement négatif sur les néologistes, qui veulent ne pas parler comme on a parlé toujours; et, quand elle est usitée à son tour, le vocable antique n'est fort, à son tour, que par son côté négatif, dans le groupe des archaïstes qui ne veulent pas parler comme le vulgaire. Mêmes péripéties dans le duel d'un nouveau principe de droit contre un principe traditionnel.

Il est essentiel de distinguer maintenant les cas où le duel logique des thèses et des antithèses n'est qu'individuel, et ceux où il devient social. C'est seulement quand le duel individuel a cessé que le duel social commence. Tout acte d'imitation est précédé d'une hésitation de l'individu; car une découverte ou une invention qui cherche à se répandre trouve toujours quelque obstacle à vaincre dans une idée ou une pratique déjà établie dans chaque personne du public; et, dans le cœur ou l'esprit de cette personne, s'engage de la sorte un conflit, soit entre deux candidats, c'est-à-dire deux politiques, qui sollicitent son suffrage électoral, ou entre deux mesures à prendre, d'où naît sa perplexité, s'il s'agit d'un homme d'État, soit entre deux théories qui font osciller sa foi scientifique, soit entre deux cultes, ou un culte et l'irréligion, qui se disputent sa foi religieuse, soit entre deux marchandises, deux objets d'art, qui tiennent son goût et son prix d'achat en suspens, soit entre deux projets de lois ¹, entre deux principes juridiques contraires qui se balancent dans son esprit, s'il s'agit d'un législateur qui délibère, ou entre deux solutions d'une question de droit qui miroitent devant sa pensée, s'il s'agit d'un plaideur qui hésite à plaider, soit entre deux expressions qui s'offrent concurrentement à sa langue indécise. Or, tant que persiste cette hésitation de l'individu, il n'imité pas encore, et c'est seulement en tant qu'il imite qu'il fait partie de la société. Quand il imite, c'est qu'il s'est décidé. Supposez, par une hypothèse irréalisable, que tous les membres d'une nation restent à la fois et indéfiniment indécis comme il vient d'être dit. Il n'y aura plus de bataille à coups de vote, pour la même raison. Il n'y aura plus de guerre, puisqu'un ultimatum

1. Il peut y en avoir un plus grand nombre, mais il n'y en a jamais que deux en lutte à la fois dans la pensée hésitante du législateur.

ou une déclaration de guerre suppose une décision prise individuellement par les membres d'un cabinet. Pour qu'il y ait guerre, type le plus net du duel logique social, il faut d'abord que la paix se soit faite dans l'esprit des ministres ou des chefs d'État jusque-là hésitants à formuler la thèse et l'antithèse incarnées dans les deux armées en présence. Il n'y aura plus de querelles religieuses, ni de schismes, ni de disputes scientifiques, puisque cette division de la société en Églises ou en théories distinctes suppose qu'une seule doctrine a prévalu enfin dans la conscience ou la pensée, auparavant divisée, de chacun de leurs adeptes. Il n'y aura plus de procès. Un procès, difficulté sociale à résoudre, montre que chacun des plaigneurs a résolu la difficulté mentale qui s'était posée à lui. Il n'y aura plus de concurrence industrielle entre usines rivales, entre ateliers rivaux; leur rivalité vient de ce que chacun d'eux ou chacune d'elles a sa clientèle à soi, c'est-à-dire que leurs produits ne rivalisent plus dans le cœur de ces clients. Il n'y aura plus de droits distincts, tels que le droit coutumier et le droit romain dans la France du moyen âge, se heurtant sur le même territoire et cherchant à empiéter l'un sur l'autre; cette perplexité nationale signifie que, de part et d'autre, les individus ont fait leur choix entre les deux législations. Il n'y aura plus de dialectes distincts luttant pour la prééminence, la langue d'oc et la langue d'oïl par exemple; cette hésitation linguistique de la nation a pour cause la fixation linguistique des individus qui la composent. En somme, je le répète, c'est quand l'irrésolution individuelle a pris fin que l'irrésolution sociale prend naissance et prend forme.

En même temps l'on voit que la nécessité de deux adversaires seulement en présence dans les luttes sociales s'explique par l'universalité de l'imitation, fait essentiel de la vie sociale. En effet, il ne peut jamais y avoir que deux thèses ou deux jugements opposés chaque fois que ce fait élémentaire a lieu : la thèse ou le dessein propre à l'individu-modèle, et la thèse ou le dessein propre à l'individu-copie. Si l'on veut élever son regard plus haut, et embrasser des masses humaines, on verra ce duel agrandi, devenu social, se produire sous mille formes, mais se refléter d'autant plus nettement dans les faits d'ensemble que l'association humaine est plus étroite et plus parfaite dans l'ordre des phénomènes dont il s'agit. Très nettement en matière militaire, à mesure que les armées se centralisent et se disciplinent, et qu'au lieu des multiples combats singuliers de l'époque homérique, il n'y a sur un champ de bataille qu'un grand combat à la lois. Très nettement aussi en matière religieuse, à mesure que les religions s'unifient et s'hierarchisent : le duel du catholicisme

et du protestantisme, du catholicisme encore et de la libre pensée suppose l'organisation avancée de ces cultes et de l'Église même des libres penseurs. Moins nettement en matière politique, mais avec une netteté croissante quand les partis s'organisent mieux. Moins nettement encore en matière industrielle; mais, si l'industrie parvenait à s'organiser suivant le vœu socialiste, il n'en serait pas de même. En matière linguistique, très vaguement, car la langue est devenue la moins nationalement consciente des œuvres humaines. Pourtant j'ai cité plus haut la lutte de la langue d'oc et de la langue d'oïl, et il y a bien d'autres exemples analogues. En matière juridique, vaguement aussi, depuis que l'étude du droit a cessé d'être une passion, que les écoles de droit ne sont plus des clientèles enthousiastes et disciplinées de professeurs glorieux, et qu'on ne voit plus rien de comparable aux grandes luttes des Sabéiens et des Proculéiens à Rome, des romanistes et des feudistes à la fin du moyen âge, etc.

Quand l'irrésolution sociale s'est produite et accentuée, il faut qu'elle se résolve à son tour en une résolution. Comment cela? Par une nouvelle série d'irrésolutions individuelles suivies d'actes d'imitation. L'un des programmes politiques qui se partagent une nation se répand par voie de propagande ou de terreur jusqu'à ce qu'il ait gagné un à un presque tous les esprits. De même, l'une des Églises ou des philosophies en lutte. Inutile de multiplier les exemples. Finalement, si l'unanimité, jamais parfaite, parvient à se réaliser dans une certaine mesure, toute irrésolution soit individuelle soit sociale se trouve à peu près terminée. C'est le terme inévitable. Tout ce que nous voyons aujourd'hui accepté, installé, entré dans les mœurs ou les croyances, a commencé par être l'objet d'ardentes discussions. Il n'est pas d'institution pacifique qui n'ait la discorde pour mère. Une grammaire, un code, une constitution implicite ou écrite, une industrie régnante, une poétique souveraine, un catéchisme : tout cela, qui est le fond *catégorique* des sociétés, est l'œuvre lente et graduelle de la *dialectique* sociale. Chaque règle de grammaire est l'expression du triomphe d'une habitude verbale qui s'est propagée aux dépens d'autres habitudes partiellement contradictoires. Chaque article du code est une transaction ou un traité de paix après de sanglants combats dans la rue, après de vives polémiques dans la presse, après des tempêtes oratoires dans le parlement. Chaque principe constitutionnel n'a prévalu qu'à la suite de révolutions, etc. ¹. Il en est de même pour l'origine des catégories indivi-

1. On a distingué les constitutions *impératives*, ou si l'on veut improvisées, et les constitutions *contractuelles*, formées peu à peu. Distinction qui a d'ailleurs

duelles. La notion un peu développée de l'espace, du temps, de la matière, de la force, est, si l'on adopte les conclusions fortement motivées des nouveaux psychologues, le résultat d'hésitations, d'inductions, d'acquisitions individuelles pendant les premiers temps de la vie. Mais, de même que, chez le petit enfant, il existe déjà un noyau de vagues idées sur l'espace et le temps, sinon sur la matière et la force, formées au berceau, à un âge où ne peuvent remonter nos moyens d'analyse, de même, toute société primitive nous présente un corps confus de règles grammaticales, de coutumes, d'idées religieuses, de forces politiques, dont la formation nous échappe absolument.

Le dénouement du duel logique social a lieu de trois manières différentes. Il arrive assez souvent : 1° que la suppression de l'un des deux adversaires ait lieu par le simple prolongement naturel des progrès de l'autre, sans secours extérieur ni interne. Par exemple, l'écriture phénicienne n'a eu besoin que de continuer son mouvement de propagation pour anéantir l'écriture cunéiforme; il a suffi à la lampe de pétrole de se faire connaître pour faire disparaître dans les chaumières du midi le *calet* à huile de noix, légère transformation de la lampe romaine. Mais parfois il vient un moment où les progrès du plus favorisé même des deux concurrents s'arrêtent devant une difficulté croissante d'aller plus loin déloger l'ennemi. Alors, 2° si le besoin de lever cette contradiction est senti avec une énergie suffisante, on prend les armes et la victoire a pour effet de supprimer violemment l'un des deux duellistes. A ce cas se ramène facilement celui où une force autoritaire, quoique non militaire, s'impose; tel a été le vote du concile de Nicée en faveur du symbole d'Athanase; telle a été la conversion de Constantin au christianisme; telle est toute décision importante d'une assemblée ou d'un dictateur après délibération. Ici le vote ou le décret, comme la victoire là, est une condition extérieure nouvelle qui favorise l'une des thèses, des volontés rivales, aux dépens de l'autre, et fausse le jeu naturel des propagations imitatives en concurrence, à peu près comme un changement soudain de climat dans une région, à la suite de quelque accident géologique, a pour effet d'y bouleverser le jeu des propagations vivantes, en y mettant obstacle à la multiplication d'une espèce végétale ou animale d'ailleurs féconde, et y prêtant

de l'importance. (Voy. M. Boutmy.) Mais, au fond, les constitutions impératives elles-mêmes résultent d'une transaction entre les partis opposés dans le sein du Parlement d'où elles émanent. Seulement il n'y a ici *qu'un contrat*, à la suite d'une lutte, tandis que la constitution anglaise, par exemple, est née d'un grand nombre de luttes et de contrats entre des pouvoirs préexistants.

secours à la multiplication de telles autres, moins prolifiques pourtant. Enfin, 3° on voit très souvent les antagonistes réconciliés, ou l'un d'eux poliment et volontairement expulsé, par l'intervention d'une découverte ou d'une invention nouvelle. Arrêtons-nous à ce dernier cas, qui me paraît le plus important, car la condition qui intervient ici n'est pas extérieure, mais interne. D'ailleurs la découverte ou l'invention triomphante qui intervient ici joue le rôle de l'éclair de génie militaire, de l'heureuse inspiration du général sur le champ de bataille, qui, dans le cas précédent, avait déterminé la victoire de son parti. Par exemple, la découverte de la circulation du sang a seule pu mettre fin aux discussions interminables des anatomistes du xvi^e siècle; les découvertes astronomiques dues à l'invention du télescope au commencement du xvii^e siècle, ont seules résolu, en faveur de l'hypothèse pythagoricienne et contrairement à celle des aristotéliens, la question de savoir si le soleil tournait autour de la terre ou la terre autour du soleil, et tant d'autres problèmes qui divisaient en deux camps les astronomes. Ouvrez une bibliothèque quelconque, combien de questions jadis brûlantes, aujourd'hui refroidies; combien de volcans, maintenant éteints, y verrez-vous en éruption d'arguments et d'injures! Et, presque toujours, le refroidissement s'est opéré comme par miracle à partir d'une découverte savante, voire même érudite ou imaginaire. Il n'est pas une page de catéchisme, à présent récitée sans contestation par les fidèles, dont chaque ligne n'exprime le résultat de polémiques violentes entre les fondateurs du dogme, Pères ou Conciles; et qu'a-t-il fallu pour terminer ces combats parfois sanglants? La découverte d'un texte sacré plus ou moins authentique, ou une nouvelle conception théologique, à moins qu'une autorité réputée infaillible n'ait tranché de force le différend. De même, que de conflits entre les volontés et les désirs des hommes ont été apaisés, ou singulièrement amortis par une invention industrielle ou même politique! Avant celle des moulins à eau ou à vent, le désir d'avoir du pain et la répulsion pour le travail éternel de la mouture à bras se trouvaient en lutte ouverte dans le cœur des maîtres et des esclaves. Vouloir manger du pain, c'était vouloir cette fatigue atroce, pour soi ou pour autrui, et ne pas vouloir cette fatigue pour soi, quand on était esclave, c'eût été vouloir que personne ne mangeât du pain. Mais, quand le moulin à eau fut inventé, immense soulagement pour les bras serviles, ces deux désirs cessèrent d'être un obstacle l'un à l'autre. Pareillement, jusqu'à l'invention du chariot, l'une des plus merveilleuses de l'homme antique, le besoin de transporter de lourds fardeaux et le désir de ne pas s'épuiser à les porter sur ses épaules ou de n'en pas accabler ses bêtes de somme,

se sont combattus dans le cœur des gens et mutuellement entravés. L'esclavage, en somme, était une plaie nécessaire, pour l'accomplissement de travaux obligatoires et pénibles dont l'esclave, comme le maître, sentait la nécessité, et dont le maître rejetait le fardeau sur l'esclave, afin que, en ce qui concernait le maître du moins, le conflit des désirs contradictoires fût résolu, puisque sans cela il ne l'eût été pour personne. Cet antagonisme chronique de volontés et d'intérêts n'a fait place, par degrés, à un certain accord relatif, que par suite d'inventions capitales qui ont permis d'utiliser les forces inanimées, vents, cours d'eau, vapeur, au grand profit de l'ancien maître et de l'ancien esclave à la fois. Ici chaque invention intervenante a mieux fait que supprimer l'un des termes d'une difficulté; elle a supprimé la contrariété des deux. C'est ainsi (car une invention est un dénouement et réciproquement) que se dénoue le nœud d'une comédie où, quand la contradiction des volontés d'un père et de son fils, par exemple, est montée au point de paraître invincible, une révélation inattendue vient montrer qu'elle est purement apparente et sans la moindre réalité. Les inventions industrielles sont donc comparables à des dénouements comiques, autrement dits heureux et satisfaisants pour tout le monde, tandis que les inventions militaires, armements perfectionnés, stratégie savante, coup d'œil d'aigle à l'instant décisif, rappellent tout à fait les dénouements des tragédies, où le triomphe de l'un des rivaux est la mort de l'autre, où tant de passion et de foi s'incarne dans les personnages, où la contradiction de leurs désirs et de leurs convictions est si sérieuse que l'accord est impossible et le sacrifice final inévitable. Toute victoire est de la sorte l'écrasement, sinon du vaincu, du moins de sa volonté nationale résistante, par la volonté nationale du vainqueur, plutôt que l'accord des deux, malgré le traité qui suit et qui est un contrat forcé. L'histoire, en somme, est un tissu, un entrelacement de tragédies et de comédies, de tragédies horribles et de comédies peu gaies, qu'il est aisé, en y regardant de près, d'en détacher. Voilà peut-être pourquoi, soit dit en passant, dans notre âge beaucoup plus industriel encore que militaire, il ne faut pas s'étonner de voir au théâtre, image de la vie réelle, la tragédie, chaque jour plus négligée, reculer devant la comédie qui grandit et progresse, mais s'attriste ou s'assombrit en grandissant.

G. TARDE.

(*La fin prochainement.*)

LA DIALECTIQUE SOCIALE

(Fin ^{1.})

I. L'ACCOUPLLEMENT LOGIQUE.

Après avoir parlé des inventions ou des découvertes qui se combattent et se substituent, j'ai à traiter de celles qui s'entr'aident et s'accumulent. Notons, en premier lieu, que les découvertes sont toujours plus ou moins fausses, comme les inventions sont toujours plus ou moins inutiles ou inadaptées, et que, par suite, les premières comme les secondes sont substituables; mais que les inventions, en revanche, sont toujours plus ou moins utiles, comme les découvertes sont plus ou moins vraies, et que, par conséquent, celles-là comme celles-ci sont accumulables.

Autre observation. L'ordre que nous avons suivi ne doit pas laisser croire que le progrès par substitution est, si l'on remonte aux origines, le prédécesseur du progrès par accumulation. En réalité, celui-ci a dû précéder nécessairement celui-là, de même que, visiblement, il le suit; il est l'alpha et l'oméga; et l'autre n'est qu'un moyen terme. — Les langues, par exemple, ont certainement commencé à se former par une acquisition successive de mots, de formes verbales, qui, exprimant des idées inexprimées encore, n'ont trouvé aucune rivalité à vaincre pour s'établir; et cette circonstance a facilité sans doute leurs premiers pas. Au premier début de la plus ancienne religion, les légendes et les mythes dont elle s'est enrichie, réponses à des questions toutes neuves encore, n'ont trouvé pour les contredire aucunes solutions antérieures, et il leur était facile de ne pas se contredire entre eux, puisqu'ils répondaient séparément à des questions différentes. Les coutumes les plus primitives ont eu sans doute de la peine à s'implanter sur l'indiscipline propre à l'état de nature; mais, répondant à des problèmes juridiques non encore posés, réglant des rapports individuels sans règles encore, elles ont eu la chance de n'avoir aucunes coutumes préexistantes à combattre,

1. Voir le numéro précédent de cette *Revue*.

et il leur était aisé de ne pas se combattre entre elles. Enfin, les plus anciennes organisations politiques ont dû croître jusqu'à un certain point sans lutte interne, par voie de développement non contrarié, soit militairement, soit industriellement. La première forme quelconque de gouvernement a été une réponse au besoin de sécurité qui n'avait jusque-là reçu aucune satisfaction, et cette circonstance a été favorable à son établissement. Quand l'art de la guerre venait de prendre naissance, toute arme nouvelle, tout exercice nouveau, toute nouvelle tactique pouvait s'ajouter aux précédents; de nos jours, il est bien rare qu'un nouvel engin meurtrier ou un nouveau règlement militaire n'en rende pas quelque autre inutile, et ne se heurte pas quelque temps à cet obstacle. Quand l'industrie naissait, sous sa forme pastorale et agricole, chaque nouvelle plante cultivée, chaque nouvel animal apprivoisé s'ajoutait aux faibles ressources déjà acquises du potager et de l'étable, du champ et de la grange, au lieu de se substituer, comme de nos jours, à d'autres plantes, à d'autres animaux domestiques à peu près équivalents. Et pareillement alors chaque observation nouvelle, astronomique ou physique, éclairant un point jusque-là obscur de l'esprit humain, prenait place sans entraves à côté des observations antérieures qu'elle ne contredisait guère. Il s'agissait de défricher des terres vagues et incultes, non de mieux cultiver des terres déjà travaillées et possédées par d'autres.

Mais, remarquons-le, l'accumulation qui précède la substitution par duels logiques, ne doit pas être confondue avec l'accumulation qui la suit. La première consiste en une agrégation lâche d'éléments dont le lien principal consiste à *ne pas se contredire*; la seconde, en un faisceau vigoureux d'éléments qui, non seulement ne se contredisent pas, mais le plus souvent *se confirment*. Et cela devait être, en vertu du besoin toujours croissant de foi massive et forte. — Nous avons déjà pu voir ci-dessus la vérité de cette remarque; elle nous apparaîtra bien mieux tout à l'heure. En toute matière, nous allons le montrer, il y a à distinguer les inventions ou les découvertes susceptibles de s'accumuler indéfiniment (quoiqu'elles puissent aussi être substituées), et celles qui, passé une certaine limite d'accumulation, ne peuvent qu'être remplacées si le progrès continue. Or, le triage des unes et des autres s'opère assez naturellement au cours du progrès; les premières viennent avant les secondes, et se poursuivent encore après l'épuisement de celles-ci; mais, après, elles se présentent avec un caractère systématique qui, avant, leur faisait défaut.

Une langue peut s'accroître d'une manière illimitée par l'addition

de nouveaux mots, répondant à des idées nouvellement apparues; mais si rien n'empêche le grossissement de son dictionnaire, les accroissements de sa grammaire ne sauraient aller bien loin, et, au delà d'un petit nombre de règles et de formes grammaticales pénétrées d'un même esprit, répondant plus ou moins bien à tous les besoins du langage, aucune règle, aucune forme nouvelle ne peut surgir qui n'entre en lutte avec d'autres et ne tende à refondre l'idiome sur un plan différent. Si, dans une langue qui possède la déclinaison, l'article se glisse, il faudra presque toujours (le grec, avec son exubérance essentielle, fait exception) que l'article élimine à la longue la déclinaison ou que la déclinaison repousse l'article. — Or, remarquons-le, après que la grammaire d'une langue est fixée, son vocabulaire ne cesse pas de s'enrichir; au contraire, il s'augmente plus vite encore; et, en outre, à partir de cette fixation, chaque terme importé, non seulement ne contredit pas les autres, mais encore confirme indirectement, en revêtant à son tour la même livrée grammaticale, les propositions implicites contenues en eux. Par exemple, chaque mot nouveau qui entrait en latin avec la terminaison *us* ou *a* et en se déclinant, semblait répéter et confirmer ce que disaient tous les autres mots terminés et déclinés de même, à savoir ces propositions générales : « *us* et *a* sont des signes de latinité; *i*, *o*, *um*, *æ*, *æ*, *am*, sont les signes du génitif, du datif, de l'accusatif, etc. »

Les religions, comme les langues, peuvent être envisagées sous deux aspects. Elles ont une partie narrative et légendaire, leur dictionnaire à elles, par laquelle elles débutent; et elles ont aussi leur partie dogmatique et rituelle, sorte de grammaire religieuse. La première, composée de récits bibliques ou mythologiques, d'histoires de dieux, de demi-dieux, de héros et de saints, peut se développer sans fin; mais la seconde ne comporte pas une extension pareille : un moment vient où, tous les problèmes capitaux qui tourmentent la conscience ayant reçu leur solution telle quelle dans une religion, au point de vue de son principe propre, aucun dogme nouveau ne peut s'y introduire sans contredire en partie les précédents; et où, pareillement, un rite nouveau, en tant qu'expressif de dogmes, ne peut y être importé sans entrave quand tous les dogmes ont déjà leur expression rituelle. — Or, après que le *credo* et le rituel d'une religion sont arrêtés, son martyrologe, son hagiographie, son histoire ecclésiastique, ne laissent pas d'aller s'enrichissant, et même plus rapidement que jamais; de plus, par le caractère conformiste, orthodoxe, de tous leurs actes, de toutes leurs pensées, de leurs miracles mêmes, les saints, les martyrs, les fidèles de cette

religion adulte, non seulement ne se contredisent pas entre eux, mais se répètent et se confirment mutuellement; en quoi ils diffèrent des personnages divins ou héroïques, des dieux et des demi-dieux, des patriarches et des apôtres, et aussi bien des légendes et des prodiges, qui s'y sont succédé avant la constitution du dogme et du culte.

Nous devons ouvrir ici une parenthèse pour faire une observation assez importante. Suivant que la partie narrative d'une religion l'emportera en elle sur sa partie dogmatique, ou *vice versa*, cette religion se présentera comme indéfiniment modifiable et plastique, ou comme essentiellement immuable. Dans le paganisme gréco-latin, le dogme n'est presque rien, et, dès lors, le culte n'ayant presque pas de signification dogmatique, son symbolisme est du genre plutôt narratif. C'est, par exemple, un épisode de la vie de Cérès ou de Bacchus qu'on cherche à représenter. Compris de la sorte, les rites deviennent accumulables à l'infini. Si le dogme est peu de chose, la narration est presque tout dans le polythéisme antique. D'où une incroyable facilité d'enrichissement, analogue au gonflement d'un idiome moderne, tel que l'anglais, qui, grammaticalement très pauvre, s'incorpore toute espèce de vocables venus de l'étranger, moyennant un léger changement de leur terminaison, sorte de baptême linguistique. Pourtant, si cette aptitude à grossir sans mesure est une cause de viabilité pour une religion narrative, cela ne veut pas dire qu'elle soit particulièrement résistante aux attaques de la critique. Toute autre est la solidité d'un système théologique, d'un corps de dogme et de rites dogmatiques, qui s'appuient ou paraissent s'appuyer l'un l'autre, et qui, combattus un jour par un contradictoire du dehors, se redressent tous pour protester en bloc.

Mais revenons. Il en est de la science comme de la religion, qu'elle aspire à remplacer. La science, en tant qu'elle énumère et raconte simplement des faits, des données de nos cinq sens, est, il est vrai, susceptible d'une extension indéfinie, et elle débute par n'être de la sorte qu'une simple collection de phénomènes non rattachés les uns aux autres, non contradictoires non plus. Mais, en tant qu'elle dogmatise à son tour et légifère, qu'elle conçoit des théories propres à donner aux faits l'air de se confirmer mutuellement au lieu de se borner à ne pas se contredire; ou même en tant qu'elle synthétise à son insu les apports de la sensation sous des formes mentales innées, qui sont des propositions générales implicites, et qu'on appelle le temps, l'espace, la matière, la force; à ce point de vue, la science est peut-être la plus inextensible des œuvres humaines. Sans doute les théories scientifiques se perfectionnent, mais c'est en se substituant, non sans des retours périodiques, pendant que les observations et

les expériences s'accroissent; et l'on voit reparaître d'âge en âge certains chefs généraux d'explication, l'atomisme, le dynamisme (appelé évolutionisme de nos jours), la monadologie, l'idéalisme (de Platon ou d'Hégel), cadres inflexibles du régiment grossissant et débordant des faits. Seulement, parmi ces idées maîtresses, parmi ces hypothèses ou *inventions* scientifiques, il en est quelques-unes qui se confirment de mieux en mieux entre elles et qui sont de plus en plus confirmées par l'accumulation continue des phénomènes découverts, lesquels, par suite, ne se bornent plus à ne pas se contredire, mais se répètent et se confirment les uns les autres comme rendant témoignage ensemble à une même loi, à une même proposition collective. Avant Newton, les découvertes qui se succédaient en astronomie ne se contredisaient point; depuis Newton, elles se confirment. L'idéal serait que chaque science distincte fût réductible, comme l'astronomie moderne, à une formule unique, et que ces formules différentes eussent pour lien une formule supérieure; qu'en un mot il n'y eût plus les sciences, mais la Science; comme dans une religion polythéiste qui est devenue monothéiste par voie de sélection, il n'y a plus les dieux, mais Dieu. Semblablement, dans une tribu, naguère pastorale, qui devient une nation agricole, puis manufacturière, et qui ajoute de la sorte à ses pâturages des terres à blé, des rizières, des vergers, des jardins de plus en plus riches, des fabriques de plus en plus compliquées, les intérêts ne cessent de se multiplier, et les actes législatifs ou les règles coutumières qui s'y appliquent vont s'accumuler aussi, beaucoup plus que s'abrogeant. Mais les principes généraux du droit, qui finissent par se faire jour au milieu de ce pêle-mêle, sont en nombre toujours limité, et pour eux progrès c'est remplacement. Or, après la formation de cette grammaire juridique, le dictionnaire juridique appelé en France *Bulletin des lois* peut bien encore grossir à vue d'œil et même avec une activité redoublée, mais les lois qui se succèdent, dès lors, se présentent revêtues d'un même uniforme théorique qui les rend aptes à former un code, code rural, code de commerce, code maritime, etc., systématisation impossible auparavant.

Enfin, au point de vue gouvernemental (dans le sens large où j'entends le mot gouvernement, c'est-à-dire comme l'*activité dirigée* d'une nation sous toutes ses formes), des distinctions analogues se produisent. Nous savons que l'activité nationale dirigée est soit belliqueuse, soit laborieuse, et que la première se subdivise en forces militaires et en forces politiques, suivant qu'elle consiste en guerre courte et sanglante d'armées ou en guerre longue et orageuse de

partis, en une oppression de l'étranger vaincu et tributaire ou en une oppression de l'adversaire intérieur battu et accablé d'impôts. Eh bien, il est remarquable que, dans ces deux subdivisions à la fois, le côté administratif se déploie et se perfectionne incessamment, au fur et à mesure que les fonctions se multiplient, tandis que l'art de la guerre et l'art de la politique se réduisent toujours à quelques plans simples et justes, à quelques desseins pratiques et opportuns, inspirations du génie, qui, en se suivant, se remplacent au lieu de s'ajouter. Mais c'est seulement après avoir été saisies et mises en œuvre par ce plan ou ce dessein, que les fonctions soit civiles soit militaires deviennent convergentes au lieu de se borner à n'être pas trop divergentes, et forment un véritable État ou une véritable armée au lieu de former une fédération barbare ou une horde.

Quant à la partie laborieuse, industrielle, de l'activité nationale dirigée, elle comporte les mêmes remarques, mais sous le bénéfice de certaines observations. L'industrie ne saurait être que par abstraction, avons-nous dit, isolée de la morale et de l'esthétique dominante à chaque époque. Si on l'y rattache, comme il convient, on s'aperçoit que, parmi les inventions ou les idées nouvelles relatives au travail, les unes, mais non les autres, sont susceptibles, ainsi qu'on l'a tant répété, de progrès indéfinis, c'est-à-dire d'une accumulation presque sans fin. L'*outillage industriel*, en effet, ne cesse de s'accroître; mais les *fins* au service desquelles se met, au bout d'un temps, cet ensemble de moyens, ne se suivent qu'en s'éliminant l'une l'autre. A première vue, et à prendre en bloc les moyens et les fins sans les distinguer, il semble que les industries des diverses époques se soient remplacées entièrement. Rien ne ressemble moins à l'industrie grecque ou romaine que l'industrie assyrienne, à l'industrie de notre xvii^e siècle que celle du moyen âge, et à notre grande industrie contemporaine que la petite industrie de nos aïeux. Effectivement, chacun de ces grands faisceaux d'actions humaines a pour lien et pour âme quelque grand besoin dominant qui change en entier d'un âge à l'autre : besoin de préparer sa vie posthume, besoin de flatter ses dieux, d'embellir et d'honorer sa cité, besoin d'exprimer sa foi religieuse ou son orgueil monarchique, besoin de nivellement social. Et le changement de ce but supérieur nous explique la succession de ces œuvres saillantes où toute une époque se résume : le tombeau en Égypte, le temple en Grèce, le cirque ou l'arc de triomphe à Rome, la cathédrale au moyen âge, le palais au xvii^e siècle, les gares ou plutôt les constructions urbaines aujourd'hui. Mais, à vrai dire, ce qui a disparu de la sorte sans retour, ce sont les civilisations plutôt que les industries passées, si l'on doit

entendre par civilisation l'ensemble des buts moraux ou esthétiques d'une époque et de ses *moyens* industriels, la rencontre toujours accidentelle, en partie, des premiers avec les seconds : car ces buts ont employé ces moyens parce qu'ils les ont rencontrés, mais ils auraient pu en utiliser d'autres, et ces moyens ont servi ces buts, mais ils étaient prêts à servir des fins différentes. Or, ces fins passent, mais ces moyens restent, en ce qu'ils ont d'essentiel. Une machine moins parfaite se survit, au fond, par une sorte de métépsychose, dans la machine plus parfaite et plus complexe qui, en apparence ou à certains égards, l'a tuée; et toutes les machines simples, le bâton, le levier, la roue, se retrouvent dans nos outils plus modernes. L'arc subsiste dans l'arbalète, l'arbalète dans l'arquebuse et le fusil. Le char primitif subsiste dans la voiture suspendue, celle-ci dans la locomotive qui a non pas chassé mais absorbé la diligence en lui ajoutant quelque chose, à savoir la vapeur et une vitesse supérieure, tandis que le besoin chrétien du salut mystique a réellement chassé et non absorbé le besoin romain de la gloire patriotique, comme la théorie de Copernic le système de Ptolémée.

En somme les inventions industrielles qui se poursuivent depuis des millions d'années sont comparables au dictionnaire d'une langue ou aux faits de la science. Beaucoup d'outils et de produits, à la vérité, comme je l'ai dit plus haut, ont été détrônés par d'autres, de même que beaucoup d'informations moins exactes ont été expulsées par des connaissances plus vraies; mais, en somme, le nombre des outils et des produits, comme celui des connaissances, s'est toujours grossi. La science proprement dite, recueil des faits qui peuvent servir à prouver une théorie quelconque, fait pendant à l'industrie proprement dite, trésor d'engins et de procédés qui peuvent servir à réaliser une esthétique ou une morale quelconque. L'industrie en ce sens est la *matière* dont la *forme* est fournie par des idées régnantes sur la justice et la beauté, sur le *quid deceat quid non* dour la direction jugée la meilleure de la conduite. Et, par l'industrie, j'entends l'art aussi, en tant que distinct de l'idéal changeant qui l'inspire, et qui prête à ses secrets, à ses habiletés multiples, leur âme profonde. Or, soit avant soit après la formation d'une morale et d'une esthétique arrêtées, c'est-à-dire d'une hiérarchie de besoins consacrée par un jugement unanime, les ressources de l'industrie, y compris les ingéniosités des artistes et même des poètes, vont se multipliant; mais, avant, elles s'éparpillent, après elles se concentrent, et c'est alors seulement qu'une même pensée implicite s'affirmant dans toutes les branches du travail national, elles donnent le spectacle de cette mutuelle confirmation, de cette

orientation unique, de cette admirable harmonie interne que la Grèce et notre XII^e siècle ont connues, que nos petits-neveux reverront peut-être.

Pour le moment, il faut l'avouer, et cette remarque nous conduit à de nouvelles considérations, notre époque moderne et contemporaine cherche son pôle. Ce n'est pas à tort qu'on a signalé son caractère principalement scientifique et industriel. Par là il faut entendre que, théoriquement, la recherche heureuse des faits l'a emporté sur la préoccupation des idées philosophiques, et que, pratiquement, la recherche heureuse des moyens l'a emporté sur le souci des buts de l'activité. Cela veut dire que, partout et toujours, notre monde moderne s'est précipité d'instinct dans la voie des découvertes ou des inventions accumulables, sans se demander si les découvertes et les inventions substituables, qu'il négligeait, ne donnaient pas seules aux premières leur raison d'être et leur valeur. Mais, nous, posons-nous maintenant cette question : est-il vrai que les côtés non extensibles indéfiniment de la pensée et de la conduite sociales (grammaires, dogmes et théories; principes de droit, stratégie et programme politique, esthétique et morale) méritent moins d'être cultivés que les côtés extensibles indéfiniment (vocabulaires, mythologies et sciences de faits; coutumes et bulletins des lois, administrations militaires et civiles, industries)?

Nullement. Le côté substituable, inextensible au delà d'un certain degré, est toujours au contraire le côté essentiel. La grammaire, c'est toute la langue; la théorie, c'est toute la science, et le dogme, toute la religion. Les principes, c'est tout le droit. La stratégie, c'est toute la guerre. L'idée politique, c'est tout le gouvernement. La morale, c'est tout le travail, car l'industrie vaut ce que vaut son but. Et l'idéal, on me l'accordera bien, c'est tout l'art. — A quoi bon les mots, sinon à faire des phrases? A quoi bon les faits, sinon à faire des théories? A quoi bon les lois, sinon à faire éclore ou à consacrer des principes supérieurs du droit? A quoi bon les *armes*, les manœuvres, les administrations diverses d'une armée, sinon à entrer dans le plan stratégique du général en chef? A quoi bon les services, les fonctionnements, les administrations multiples d'un État, sinon à servir les desseins politiques de l'homme d'État dans lequel s'incarne le parti vainqueur? A quoi bon les métiers et les produits divers d'un pays, sinon à concourir aux fins de la morale régnante? et à quoi bon les écoles artistiques et littéraires et les œuvres d'art d'une société, sinon à formuler ou à fortifier son idéal propre?

Seulement, il est bien plus facile de progresser dans la voie des acquisitions et des enrichissements toujours possibles que dans la voie

des remplacements et des sacrifices toujours nécessaires. Il est bien plus aisé d'entasser néologismes sur néologismes que de mieux parler sa langue, et d'y introduire ainsi par degrés des améliorations grammaticales; de collectionner des observations et des expériences dans les sciences que d'y apporter des théories plus générales et plus démontrées; de multiplier les miracles et les pratiques de piété dans sa religion que d'y substituer à des dogmes usés des dogmes plus rationnels; de fabriquer les lois à la douzaine que de concevoir le principe d'un droit nouveau, plus propre à concilier tous les intérêts; de compliquer les armements et les manœuvres, les bureaux et les fonctions, et d'avoir d'excellents administrateurs militaires ou civils, que d'avoir des généraux ou des hommes d'Etat éminents qui conçoivent à l'instant voulu le plan qu'il faut et contribuent par leur exemple à renouveler, à perfectionner l'art de la guerre et de la politique; de multiplier ses besoins grâce à la variété toujours plus riche de ses consommations entretenues par les industries les plus diversifiées, que de substituer à son besoin dominant un besoin supérieur et préférable, plus propre à faire l'ordre et la paix; enfin, de dérouler artistiquement l'inépuisable série des habiletés et des tours de force que d'entrevoir la moindre lueur d'un beau nouveau, jugé plus digne de susciter l'enthousiasme et l'amour.

Mais notre Europe moderne s'est un peu laissé entraîner par l'attrait d'une facilité décevante. De là, le contraste qui frappe, notamment, entre son abondance législative et sa faiblesse juridique (qu'en la compare, sous ce rapport, à Rome sous Trajan, à Constantinople même sous Justinien!), ou entre son exubérance industrielle et sa pauvreté esthétique (qu'on la compare, à cet égard, aux beaux jours du moyen âge français ou de la Renaissance italienne!); je pourrais, dans une certaine mesure, ajouter : entre ses sciences et la philosophie de ses sciences. Mais je me hâte de reconnaître que le côté philosophique de son savoir, quoique cultivé avec une négligence relative, a été l'objet d'une culture bien autrement étendue et profonde que le côté moral de son activité. L'industrie, à ce point de vue, est notablement en retard sur la science. Elle a suscité de tous côtés des besoins factices qu'elle satisfait pêle-mêle sans s'inquiéter du triage à faire entre eux et de leur meilleur accord; en cela elle est semblable à la science mal digérée du seizième siècle qui provoquait dans tous les cerveaux une floraison d'hypothèses, de bizarreries pédantesques, incohérentes, toutes séparément nourries d'une certaine quantité de faits. Il s'agit, pour l'activité, pour la civilisation contemporaine, de liquider ce chaos de besoins hétérogènes, comme il s'agissait pour la science du xvi^e siècle de régler

l'imagination des savants et de retrancher la plupart de leurs conceptions au profit de quelques autres, transformées en théories. Quels sont les besoins simples et féconds que développera l'avenir, et quels sont les besoins touffus et stériles qu'il élaguera? Là est le secret. Il est difficile à trouver, mais il doit être cherché. Tous ces besoins discordants ou mal accordés qui fleurissent sur tous les points du sol industriel, et ont leurs adorateurs passionnés, constituent une sorte de fétichisme ou de polythéisme moral qui aspire à se résoudre en un monothéisme moral, compréhensif et autoritaire, en une Esthétique neuve et forte. — Aussi est-ce bien plutôt l'industrie que la civilisation qui a progressé dans notre siècle. Et j'en trouverais la preuve dans l'embarras où j'ai été tout à l'heure pour spécifier un genre de monument où l'industrie propre à notre temps se résomât. Chose étrange, et qui ne s'est plus vue, ce que l'industrie construit de plus grandiose à présent, ce sont, non des produits, mais des outils industriels, à savoir de grandes fabriques, des gares immenses, des machines prodigieuses. Comparez à ces laboratoires de géants, qu'on appelle des forges ou des ateliers de construction, ce qui sort de là, même de plus important. Une belle maison, un beau théâtre, un hôtel de ville; combien ces œuvres de notre industrie sont mesquines auprès de ses demeures! Combien surtout les petites magnificences de notre luxe privé ou public pâlissent auprès de nos expositions industrielles, où la seule utilité des produits est de se montrer? C'était l'inverse jadis, quand de misérables huttes de fellahs des pharaons, quand d'obscures échoppes d'artisans du moyen âge, entouraient la pyramide ou la cathédrale gigantesque, dressée en l'air par le faisceau de leurs efforts combinés. On dirait que l'industrie maintenant est pour l'industrie, comme la science pour la science.

II

Nous venons de voir que le progrès social s'accomplit par une suite de substitutions et d'accumulations. Il importe assurément de distinguer ces deux procédés, et l'erreur des évolutionnistes est de les confondre ici comme partout. Le mot évolution peut-être est mal choisi. On peut dire pourtant qu'il y a évolution sociale quand une invention se répand tranquillement par imitation, ce qui est le fait élémentaire des sociétés; et même quand une invention nouvelle, imitée à son tour, se greffe sur une précédente qu'elle perfectionne et favorise. Mais dans ce dernier cas pourquoi ne pas dire plutôt qu'il y a *insertion*, ce qui serait plus précis? Une philosophie de l'insertion universelle serait une heureuse rectification apportée à la théorie de

l'universelle évolution. — Enfin, quand une invention nouvelle, microbe invisible au début, plus tard maladie mortelle, apporte à une invention ancienne, à laquelle elle s'attache, un germe de destruction, comment peut-on dire que l'ancienne a évolué? Est-ce que l'Empire romain a évolué le jour où la doctrine du Christ a inoculé le virus de négations radicales opposées à ses principes fondamentaux? Non, il y a dans ce cas contre-évolution, révolution si l'on veut, nullement évolution. — Au fond, sans nul doute, il n'y a ici, comme précédemment, que *des* évolutions, élémentairement, puisqu'il n'y a que des imitations; mais, puisque ces évolutions, ces imitations, se combattent, c'est une grande erreur de considérer le tout, formé de ces éléments en conflit, comme *une seule* évolution. Je tenais à faire cette remarque en passant.

— Autre remarque plus importante. Quel que soit le procédé employé pour supprimer le conflit des croyances ou des intérêts et pour établir leur accord, il arrive presque toujours (n'arrive-t-il pas toujours?) que l'harmonie ainsi produite a créé un antagonisme d'un genre nouveau. Aux contradictions, aux contrariétés de détail, on a substitué une contradiction, une contrariété de masse, qui va chercher, elle aussi, à se résoudre, sauf à engendrer des oppositions plus hautes, et ainsi de suite jusqu'à la solution finale. Au lieu de se disputer les uns aux autres le gibier, les têtes de bétail, les objets utiles, un million d'hommes s'organisent militairement et collaborent pour l'asservissement du peuple voisin. En cela leurs activités, leurs désirs de gain, trouvent leur point de ralliement. Et, de fait, avant le commerce et l'échange, le militarisme a dû être longtemps le seul dénouement logique du problème posé par la concurrence des intérêts. Mais le militarisme engendre la guerre, la guerre de deux peuples substituée à des millions de luttes privées. — De même, au lieu d'agir chacun de leur côté, de s'entraver ou de se combattre, une centaine d'hommes se mettent à travailler en commun dans une usine : leurs actions cessent d'être contraires, mais une contrariété inattendue naît de là, à savoir la rivalité de cette usine avec telle ou telle autre qui fabrique les mêmes produits. Ce n'est pas tout, les ouvriers de chaque fabrique sont intéressés ensemble à sa prospérité, et, en tout cas, leurs désirs de production, grâce à la division du travail organisé, convergent vers le même but; les soldats de chaque armée ont un intérêt commun, la victoire. Mais en même temps la lutte entre ce qu'on appelle le capital et ce qu'on appelle le travail, c'est-à-dire entre l'ensemble des patrons et l'ensemble des ouvriers¹,

1. Cela est tellement vrai que, dès le xvi^e siècle (Voy. Louis Guibert, *les Anciennes Corporations en Limouzin*, etc.), « en face des syndicats de patrons (des corpo-

et aussi bien la rivalité entre les divers grades de l'armée, entre les diverses classes de la nation, sont provoquées par cet accord imparfait. Ce sont là des problèmes téléologiques soulevés par les progrès mêmes de l'organisation industrielle ou militaire, de même que le progrès des sciences pose des problèmes logiques, révèle des antinomies rationnelles, solubles ou insolubles, que l'ignorance antérieure dissimulait. Le système féodal d'une part, d'autre part la hiérarchie ecclésiastique avaient puissamment pacifié les passions et solidarisé les intérêts au moyen âge. Mais le grand et sanglant conflit entre le Sacerdoce et l'Empire, entre les Guelfes, partisans du pape, et les Gibelins, partisans de l'Empereur (duel logique au début, devenu plus tard duel téléologique, c'est-à-dire politique), est né du choc de ces deux harmonies non harmonisables entre elles sans la mise hors combat de l'un des deux adversaires. — La question est de savoir si ces déplacements de contradictions et de contrariétés ont été avantageux, et si l'on peut espérer que l'harmonie des intérêts ou des esprits soit jamais complète, sans compensation de dissonance; si, en d'autres termes, une certaine somme de mensonge ou d'erreur, de duperie ou de sacrifice, ne sera pas toujours nécessaire pour maintenir la paix sociale.

Quand le déplacement des contradictions et des contrariétés consiste à les centraliser, il y a assurément avantage. Si cruelles que soient les guerres provoquées par l'organisation des armées permanentes, cela vaut mieux encore que les innombrables combats des petites milices féodales ou des familles primitives; si profonds que soient les mystères révélés par le progrès des sciences, si grand que soit l'abîme creusé entre les écoles philosophiques par les questions nouvelles où elles se combattent par des arguments puisés au même arsenal scientifique, il n'est pas permis de regretter les temps d'ignorance où ces problèmes ne se posaient pas. La science, en somme, a plus satisfait de curiosité poignante qu'elle n'en a suscité, la civilisation a plus satisfait de besoins qu'elle n'a fait naître de passions. Les inventions et les découvertes sont des cures par la méthode substitutive. Les inventions, en calmant les besoins naturels et faisant surgir des besoins de luxe, substituent à des désirs très puissants des désirs moins puissants. Les découvertes remplacent les premières, les ignorances, très anxieuses, par des *inconnues* peut-être aussi nombreuses, mais à coup sûr moins inquiétantes. — Puis, ne voyons-

pas le terme où cette transformation protéiforme de la contrariété (on trouve des syndicats d'ouvriers organisés ». Les compagnonnages alors, à Paris, à Lyon et ailleurs, « fournissent aux imprimeurs, aux boulangers, aux chapeliers, des ressources pour résister aux maîtres ».

diction et de la contrariété nous achemine? Le jeu de la concurrence aboutit fatalement à un monopole, le libre-échange et le laisser-aller courent à une organisation socialiste du travail; et la guerre tend à hypertrophier les États, à produire d'énormes agglomérations, jusqu'à ce que l'unité politique du monde civilisé se consume enfin et assure la paix générale. Plus s'accroît, plus grandit le conflit *de masse* provoqué par la suppression des conflits de détail, au point même de faire parfois regretter ceux-ci, plus ce résultat pacifique devient inévitable. Quand l'armée royale s'est substituée dans chaque État aux milices provinciales ou seigneuriales, cette armée a commencé par compter un nombre de soldats très inférieur à l'effectif total de ces milices, et, par suite, le conflit des armées royales était loin d'égaliser en étendue de péril la somme des conflits qu'il évitait; mais cet avantage, je le sais, a été en diminuant à mesure qu'une nécessité inéluctable a forcé chaque État d'augmenter son contingent militaire, si bien que de nos jours les grandes nations en sont venues à mettre sur pied tous les hommes valides. Alors tout le profit de la civilisation à cet égard s'évanouirait si, précisément, l'énormité des armées ne présageait l'imminence de quelque conflagration définitive suivie d'une conquête colossale, unifiante et pacifiante.

Cette conclusion semble sortir fatalement des prémisses posées par tout cet article. Toutefois, il n'est nullement certain que ce but idéal poursuivi par la téléologie sociale en œuvre et aussi bien le but idéal analogue poursuivi par la logique sociale en activité, c'est-à-dire la communion spirituelle de toute l'humanité en une théorie unique et définitive, soient jamais atteints. Il se peut que le progrès s'arrête en route, et nous avons à indiquer les solutions provisoires, parfaitement distinctes, que le problème social comporte.

Quand les forces de foi qui s'agitent dans une société ont cessé de s'orienter vers un même crédo religieux ou d'aspirer à une conciliation scientifique, on voit les théoriciens se blottir chacun à part dans leur petit système, soit pour s'y applaudir soi-même, soit pour y bombarder le système d'autrui. De même, quand les forces de désir qui fermentent dans une société ne trouvent plus à s'épancher en haut, dans quelque large aspiration commune, telle que l'unité allemande rêvée avant 1870, ou l'unité italienne rêvée avant 1860, ou l'unité de l'ancien monde hellénique rêvée aujourd'hui par tous les Grecs d'Europe et d'Asie Mineure, ou le panslavisme rêvé par les Russes, ou la domination universelle du Pape rêvée jadis par tant de chrétiens, ou la conquête islamique du monde entier rêvée par les Arabes, ou aussi bien la gloire immortelle de Rome rêvée par les Romains, la venue du Messie rêvée par les Juifs, le *salut* mystique

rêvé de tout temps par tout cœur religieux, etc. — quand donc les forces de désir éparses dans une nation n'ont plus un même objet, soit réel mais indivisible et propre à les concentrer, soit imaginaire mais divisible à l'infini, susceptible d'être possédé par tous sans gêne mutuelle, et propre à les fortifier par leur mutuel exemple, il est inévitable alors que ces activités sans emploi supérieur, se tournant contre elles-mêmes, prennent pour objet les biens réels inférieurs possédés par autrui et les lui disputent, à moins que chacune d'elles ne se satisfasse, sans convoitise, par l'amour exclusif de son petit domaine personnel.

Ainsi, il n'y a que trois états possibles des forces de foi contenues dans une nation : l'*unanimité religieuse*, la *tolérance* et la *discussion*. Et il n'y a que trois états possibles des forces de désir qu'une nation renferme : l'*unanimité patriotique*, la *résignation* et l'*envie*. Une branche importante des croyances nationales mérite un examen à part, je veux dire les croyances subjectives, les orgueils, la confiance plus ou moins grande de chacun en soi-même. Les orgueils présentent une division analogue. Ils peuvent converger fortement en une grande admiration collective pour un grand homme ou pour une grande chose personnifiée. Mais, quand cette illusion nationale se dissipe, les amours-propres se rabaissant et sentant leur contradiction innée, puisque chacun se juge supérieur à autrui, se tournent en dénigrements mutuels, à moins qu'ils ne s'isolent en fiertés dignes et muettes. L'*admiration*, la *fierté*, le *mépris* : telles sont donc les trois positions sociales, seules possibles, des orgueils rapprochés.

Maintenant, si l'on superpose ces trois divisions tripartites en un même tableau, on remarquera l'affinité qui unit les termes de même rang dans les trois séries. Les peuples qui ont brillé par leur unanimité patriotique ont été non moins remarquables, en général, par leur unanimité religieuse et par l'enthousiasme de quelque grande admiration; les peuples vraiment tolérants (par exemple, de nos jours, les Turcs d'Asie) sont en même temps résignés et fiers; et les peuples discuteurs sont en même temps envieux et méprisants. La première de ces positions est seule un état d'équilibre stable et mobile à la fois; la seconde n'est un état d'équilibre stable qu'à la condition d'être un état d'équilibre immobile, chez les peuples épuisés; quant à la troisième, c'est un état de déséquilibration et de crise. L'histoire s'est chargée de réaliser à nombreux exemplaires ces trois solutions différentes du problème formulé par la logique et la téléologie des sociétés.

Dans plusieurs articles antérieurs et déjà anciens (si les lecteurs de la *Revue* veulent bien s'en souvenir), j'ai indiqué en passant les

caractères généraux, assez difficiles à préciser d'ailleurs, des transformations linguistiques, religieuses, politiques, juridiques, industrielles, esthétiques, qui accompagnent le passage de l'imitation — coutume à l'imitation — mode et *vice versa*. J'ai à faire remarquer à présent que la raison d'être de ces caractères nous est donnée par les considérations présentées aujourd'hui. En effet, nous savons que la logique individuelle et la logique sociale, la téléologie individuelle et la téléologie sociale, font deux, et poursuivent leur œuvre séparément. Elles la poursuivent, en outre, avec une ardeur très inégale, tantôt l'une tantôt l'autre prenant l'avance. N'oublions pas d'abord leur distinction. Voici cent philosophes ensemble : chacun d'eux a son système dont toutes les parties sont fort bien liées ; en chacun d'eux la logique individuelle a atteint sa perfection. Mais, qu'ils essaient de se parler, leur contradiction éclatera et rendra leur rapport absolument anti-social. Au contraire, prenez cent barbares d'une même tribu : sur tous les points, ils sont d'accord, professant les mêmes dogmes ; mais ces dogmes, en chacun d'eux, se contredisent, fouillis de notions coagulées on ne sait pourquoi, sans que personne s'aperçoive de leur nature inconciliable. Ici, c'est l'inverse : la logique sociale est parfaite, la logique individuelle embryonnaire. De même, réunissez cent brigands de génie : chacun d'eux a son plan admirablement combiné, c'est le chef-d'œuvre de la téléologie individuelle ; mais tous ces plans se contrarient entre eux et s'excluent réciproquement : la téléologie sociale est nulle. Inversement, je regarde, dans un pays quelconque, pourvu qu'il soit paisible et laborieux, cent honnêtes gens de l'espèce moyenne et conformiste : ils n'ont jamais ni querelles ni procès, ils échangent en paix leurs produits, ils respectent leurs droits réciproques ; l'accord social de leurs conduites est au comble. Mais chacune de leurs conduites est un tissu d'inconséquences : par exemple, ils aspirent à la fois, sans s'apercevoir de cette absurdité, au salut chrétien par l'aumône et à la richesse par des spéculations cupides que la morale évangélique proscriit. — Pour que le progrès humain se déploie, il faut donc que la logique et la téléologie individuelles ne chôment pas pendant que la logique et la téléologie sociales opèrent. Aussi les voit-on collaborer, mais avec une énergie variable et intermittente.

Les âges de logique ou de téléologie individuelle dominante, c'est-à-dire de libre examen, sont caractérisés par le développement de la critique et de l'invention. Ils correspondent, on le remarquera, aux âges de mode dominante. Voilà pourquoi chaque éruption de mode est suivie d'une empreinte plus rationnelle, plus personnelle, plus logique (au sens habituel, individuel, du mot) laissée aux langues, aux

religions, aux constitutions, aux lois, aux mœurs, aux arts, et d'un cachet *artistique* apposé sur tous les produits, même industriels. — Les temps de logique et de téléologie sociales dominantes, de conformismes rigoureux, sont calmes et prospères; ce sont d'ordinaire les temps de coutume régnante. Les notions les plus contradictoires et les routines les plus absurdes s'y conservent religieusement.

En somme, la logique individuelle, la téléologie individuelle, est l'ensemble des lois qui règlent la sélection des images (de croyances ou de désirs) en lutte, et la combinaison des images en concours; la logique sociale, la téléologie sociale, est l'ensemble des lois qui règlent la sélection des imitations en lutte et la combinaison des imitations en concours. Au fond de tout ceci, donc, il n'y a que des imitations comme au fond de tout cela il n'y a que des souvenirs. Il n'en est pas moins vrai que le fonctionnement de la logique et de la téléologie sociales peut avoir pour effet de rendre une société très dissemblable à elle-même, quoique ce fonctionnement ait consisté en actes d'imitation. Cette étrangeté d'ailleurs va nous paraître très intelligible, et même peut nous aider à comprendre une singularité analogue, mais inexplicée, que nous présente le monde vivant.

On sait que les caractères biologiques des progéniteurs ne se transmettent pas toujours à leur descendant et parfois franchissent une ou plusieurs générations. Tantôt d'un père et d'une mère remarquables naît un fils inintelligent, tantôt deux parents vulgaires donnent naissance à un homme de génie. Pour expliquer ce fait, Galton (dans *Hereditary genius*) compare l'accouplement sexuel, dans ce cas, à la réunion électorale, en un seul collège, de deux pays voisins dont l'un donne la majorité au parti tory, l'autre au parti whig, d'où il résulte qu'un troisième parti, par exemple le parti irlandais, quoique en minorité dans les deux, devient prépondérant par la neutralisation mutuelle des deux autres. A mon point de vue, cette comparaison serait plus exacte, si Galton disait que les caractères des parents, réunis dans le germe fécondé, sont comme des inventions concurrentes (c'est-à-dire des imitations concurrentes, car une invention ne compte socialement que si elle a déjà commencé à être imitée) qui cherchent à se disputer un nouveau champ, un nouveau débouché d'exploitation imitative, à savoir le nouvel être en voie de croissance. Quand, à Buenos-Ayres, par exemple, ou dans toute autre colonie qui tend à s'accroître comme un germe vivant, plusieurs industries européennes répondant au même but par des moyens différents dont l'un exclut l'autre, sont importées à la fois dès la naissance de la colonie, l'une et l'autre s'efforcent de recruter des clients et dans une certaine mesure y parviennent. Avant peu on

y voit en présence deux courants d'imitation qui se rencontrent et tendent à se prolonger l'une aux dépens de l'autre. Que va-t-il résulter de là? Plusieurs phénomènes, suivant les divers cas qui peuvent se présenter. Si les deux industries concurrentes (deux fabriques de bitter différent, deux fabriques de faïence, etc.) luttent à armes à peu près égales, on verra une troisième industrie, beaucoup plus faible et inaperçue jusque-là, triompher à la faveur de leur opposition. Supposez, dans ce cas, que les trois industries émanent à la fois de la mère-patrie ou bien de deux États d'Europe, où les deux premières sont très répandues et la troisième presque inconnue, il arrivera que, sous le rapport industriel dont il s'agit, la colonie ne ressemblera nullement à la métropole ou aux États en question, ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait copié cette métropole ou ces États. *Les lois de l'imitation ont donc été obéies, alors même qu'il semble n'y avoir pas eu imitation*, de même que les forces motrices produisent leur effet total conforme aux lois de la mécanique, alors même que leur équilibre à un certain moment se traduit par le repos du point matériel auquel elles s'appliquent.

En second lieu, il peut arriver que, des deux industries rivales dont j'ai parlé, l'une l'emporte décidément sur l'autre par les avantages intrinsèques ou extrinsèques dont elle dispose; dans ce cas, elle se répandra seule et refoulera l'autre, la troisième restant dans son néant. — Il peut se faire enfin que la supériorité de la première sur la seconde ne soit pas suffisante pour écraser celle-ci, qui parviendra à vivre en un petit domaine réservé et préservé. — Dans tous les cas, il y aura différenciation de la colonie, quoique en somme, je le répète, la colonisation ait été avant tout une œuvre d'imitation. — J'excepte le cas, bien entendu, où de nouvelles inventions auraient surgi dans le cerveau des colons. Ce cas correspond à celui où les descendants présentent des qualités spéciales dont le germe même ne préexistait pas chez les parents ni chez les ancêtres. — Ainsi, la logique sociale règle la lutte ou l'accord, la soustraction ou l'addition des imitations en présence dans une nation naissante ou croissante, de la même manière que la logique vitale, pourrait-on dire en donnant un nom à ce qui n'en a pas reçu dans la langue des naturalistes, règle la lutte ou l'accord des hérédités en présence dans un organisme naissant ou croissant.

Il est facile d'expliquer l'atavisme, l'hérédité à longue portée, par application de l'idée précédente. A chaque moment de l'histoire, en chaque peuple, il y a, outre les découvertes et les inventions, outre les croyances et les besoins qui y règnent et y colorent de leur teinte propre l'état social, beaucoup d'autres découvertes qui aspirent à se

faire admettre, beaucoup d'autres inventions qui aspirent à se faire utiliser. Ce sont parfois des idées et des recettes très anciennes, conservées dans quelques familles, à l'usage d'une clientèle restreinte, ou dans le fond de quelques mémoires, dans le coin de quelque bibliothèque monacale. Aussi longtemps que ces idées ont été contredites par les opinions en vogue (par exemple, les idées d'Épicure par les dogmes chrétiens, l'hypothèse pythagoricienne sur le mouvement de la terre autour du soleil par la foi en la vérité absolue des livres hébreux); aussi longtemps que ces inventions ont été stérilisées par des inventions jugées plus utiles ou par des croyances hostiles aux besoins qu'elles étaient propres à satisfaire, ou par des habitudes enracinées contraires à ces besoins (par exemple, certaines industries des anciens Romains, les thermes, les amphithéâtres, les aqueducs et les ponts, par le changement chrétien des mœurs et des goûts); ces découvertes et ces inventions, quoique subsistantes au fond de la société, n'y ont joué aucun rôle apparent. Mais le jour où quelque cause nouvelle (par exemple l'apparition des sciences modernes contraires au dogme chrétien, ou du luxe moderne contraire aux mœurs chrétiennes) a fait tomber ou a ébranlé l'obstacle qui s'opposait à leur propagation dans le public, aussitôt elles se sont remises à circuler; de là, le phénomène qu'on a appelé *renaissance* ou *restauration* à diverses époques. Rien de plus semblable aux faits d'atavisme. Mais je ne veux pas insister davantage sur ces comparaisons du monde social avec le monde vivant, encore que j'y cherche, non à éclairer celui-là par celui-ci, comme on a l'habitude abusive de le faire, mais au contraire celui-ci par celui-là.

G. TARDE.